

Métamorphoses !

CARNET D'EXPLORATION DES GENRES



•211•

Carnets d'exploration des genres

Du Beagle au Nautilus

Pourquoi ne pas affréter un Beagle pour explorer les genres ? Mais pas un deux-mâts, cette fois-ci. Plutôt une série de capsules qui permettraient à de valeureuses équipes de s'immerger dans les territoires mouvants de la question.

L'idée semble alléchante ? La voilà réalisée par la grâce de l'imaginaire. Les capsules seront au nombre de cinq. Cinq éclairs argentés qui sillonnent l'aube claire de la connaissance.

La première capsule, chargée d'une équipe de grammairien et grammairiennes au pied sûr, se lance à l'assaut du neutre. Elle découvre rapidement un pronom, quelques règles de base et, s'enfonçant un peu plus avant sur cette terre aride, dépoussière un ensemble de mythes.

La seconde équipe ne dédaigne pas les falbalas pour sonder les profondeurs du travestissement intime. Plongeant jusque dans les tréfonds des mémoires familiales, elle exhume des photographies de l'Autre Moi et les souvenirs de fêtes carnavalesques.

Le troisième groupe d'explorateurs, composé de sociologues, se pose dans les cuisines, salons et autres lieux d'habitation pour une Enquête sur les

corrélations entre genre et sexualité.

L'équipage hardi de la quatrième navette s'aventure jusqu'aux confins du Bourland, cette contrée minuscule qui a adopté, il y a de nombreuses décennies, le bourdisme comme règle sociale. Faire de l'erreur - commise de manière collaborative - la vertu pédagogique cardinale d'une société, un geste philosophique dont on peut mesurer dans cet ouvrage toute la profondeur féconde.

La cinquième navette reste à terre. Ses occupants s'activent à exposer les bases philosophiques et la défense de l'Alternance Génitale Phasée, que certains esprits chagrins souhaiteraient abolir.

Ces équipes, composées d'esprits brillants et parfois espiègles, ont consigné leurs découvertes dans cinq carnets. Leur lecture ne peut se comparer qu'à une plongée fantasque au milieu de nos aspirations, préjugés, réflexions, rébellions au sujet du genre. Au cours de l'écriture, sans prévenir, le Beagle s'est métamorphosé en Nautilus.

Ces carnets ont été rédigés par :

Clara Ganem (C.G)

Laurence Honoré (L.H)

Jacqueline Martin (J.M)

Bénédicte Roegiers (B.R)

Guillaume Jonneskindt (G.J)

Premier carnet : Les mythes du neutre

Les grands mythes du neutre ont été soigneusement éliminés de nos histoires littéraires genrées. Cette situation ne pouvait plus durer. Notre équipe de chercheu-se-rs, composée de linguistes, d'historiennes et de mythologues, s'est attelée à les retrouver. Rassemblant des fragments, des citations, des notes de bas de page, scrutant les citations sur les socles de statues et les pierres tombales, elle est parvenue à relier entre eux ces éléments épars et vous donne à lire, dans leur entièreté, ces mythes fondateurs du non-choix, de la non-opposition entre genres féminin et masculin.

Le neutre

Afin que ses mythes retrouvent leur saveur originale, ils ont été consignés en respectant la grammaire du neutre, dont les principes directeurs sont rappelés ci-dessous :

- Le pronom sujet neutre : ol, ols.
- Le pronom objet : lo, los.
- Les articles indéfinis : en, ens.
- Les articles définis : el, els.
- Le possessif : sen, sens.
- Les accords des adjectifs et des participes passés : on emploie la consonne

T ou la voyelle o comme terminaison, y compris pour les verbes conjugués avec l'auxiliaire être.

- Le mélange des genres est accepté.
- Le S ou le M marquent le neutre.
- Le pluriel est invariable en genre.
- Quand c'est possible, on peut également utiliser des contractions du féminin et du masculin ou des mots valises.

Ex : Ile est heureuse. / Ille est créatifve. / Ille est alleT. / Sam est un étudiante.

Ex : content/contente > contens // iles sont contens // nouveau/nouvelle > nouvelleau

L'arbre tutélaire [G.J]

El miracle... en grain de vie, à peine plus gros qu'en grain de sable, donne naissance à en être... d'abord vert, fluët, fragile, appétissant... mais volontaire.

Ol être s'accroche à ce monde où tout le menace. Els pierres quand ols s'écrasent sur le sol, el sécheresse, els inondations, el pauvreté del sol.

Ol travaille inlassablement à pousser sen racines toujours plus profond, à pousser sa tige toujours plus haut, à faire des feuilles, à durcir sen tronc, à garder sens rameaux souplos.

Ainsi ses passent els premiéros années d'el peti arbre.

Nul n'aurait cru qu'il deviendrait si grand, si large, si majestueuse, si vert et si puissant. Plus que tout être vert du voisinage.

Ses grains le poussent au bout des rameaux. Ses grains qui donnent des petits à leur tour.

Il est respecté par les autres êtres verts. Pour son âge et son sagesse. Il et ils parlent par ses racines et par ses feuilles.

Il vit si longtemps qu'il voit venir les premiers bêtes. Ces être étranges, qui ont des pattes, qui se déplacent. Par groupes ou par deux. Les bêtes ont faim. Les bêtes mangent les petits des êtres verts.

En guerre éclate. La première guerre entre les plantes et les bêtes.

Il dure des milliers d'années, cette guerre. Elle dure toujours aujourd'hui.

Mais au fil des temps, des pactes naissent. Avec les fourmis, les abeilles, les papillons et les lézards, et les écureuils, les oiseaux.

Et puis, tous les autres bêtes. Les ennemis, les éléphants et les gazelles qui mangent les petits.

Et puis les indifférents, qui mangent les ennemis. Les loups, les lions, les ours.

Entre eux se noue un équilibre fragile, qui tient lieu de paix.

Il est vieux, le grand être vert. Il a beaucoup travaillé pour cet équilibre.

Pour cela, le peuple des plantes est reconnaissant à lui.

Jusqu'au jour où apparaissent les humains. Aussi complexes que les plantes. Mais sur deux pattes. Et les autres deux pattes, qui servent à ramasser le bois, à cueillir, à tenir le cogné, à planter et à déraciner.

La deuxième guerre commence.

Les humains aiment. Et ils haïssent. Leur logique échappe au peuple vert. Les

êtres verts n'ont pas de sentiments. Els êtres verts pensent et vivent.

El être vert, si grand, si beau, est Dieu pour quelques humains.

Mais pour d'autres, ol est en réserve de bois, pour bâtir et pour le feu.

Un jour, Col là l'emportent sur els adorateurs d'el être vert.

Els humains abattent el grand être vert, si beau, si sage.

El guerre a commencé, et ol dure toujours aujourd'hui. Privé de sen être vert, si beau, si sage, que deviendra el peuple vert ?

Pourquoi els insectes ne parlent-ols pas ? [L.H]

El mort est en gourmand. Ol mange tout, petit à petit : els cheveux, els doigts de pied, el chair putride. Mais ce qu'ol préfère par dessus tout, et qu'ol mange en primero, c'est els voix. Immédiatement après sen passage, el être aimé devient silencieux.

Chaque jour, el mort mange els morts par petits morceaux, et chaque jour ol produit ensuite des déchets corporels, comme els vivants ! Ses déjections portent encore des fragments de vie, parce qu'el vie est toujours plus forte qu'el mort, bien sûr ! Ces petits fragments de vie, rejetés par el mort après sen digestion, ce sont els insectes. Mais el mort ne rend pas els voix, ol les aime trop pour les rendre. C'est pourquoi els insectes sont silencieux. Nous sommes entourés de nos ancêtres, toujours plus nombreux, qui nous accompagnent silencieusement.

D'ailleurs, après en guerre, beaucoup d'insectes apparaissent sur els champs de bataille...

Ol Vere [anonyme]

A l'origine était ol vere. Sen têt entrait dans sen queue, et sen queue, dans sen têt. Sen yeuxse étaient verton, et sen cheveux, doren. Tout ce qu'ol mangeait était à el intérieure de ol, sauve en cho : el couleux rou. Pour çolo, ol devait demander a el roia. El roia n'était pas très gran, mais avait en gran bouché, qui s'ouvrai et se refermai avec forz. En jour, el roia referma sen bouché sans avoir retiré sen lang, et el sang jaillit. Cela était el couleux rou. El vere y plongea et ol trouva que c'était bon.

Le mythe fondateur [C.G]

Ol peint sur els murs. Sen main dans el ocre et el argile. Ol a pris el feu avec lo pour y voir dans els entrailles de el terre. Ol forme dans den êtres sur el parroi humide. En patte, en tête, en corne. Sen main signe sen bison. Ol continue : den pattes - Rapides ! Rapides ! En crinière, en corps fort. Ol en peint plusieurs. Ol pose sen main, encore en fois.

Demain, ol verra sens tracés prendre vie et lo ira peindre en cercle traversé d'en droite qui est ol - passé, présent, futur.

Unique en son genrem [J.M]

Ol n'était ni ceci, ni cela.

Ni noireau, ni blancheau, ni pommem, ni raisinem.

Ni hautain, ni bassin, ni moyen.

Ni jeuneau, ni vieilleau, mais entre-deux.

Juste comme ol fallait pour ne pas déranger.

Ol ainsi passait inaperçut. En fait, presque invisible aux yeux deul mondem.

Ol n'avait pas de nominem. Ol n'avait pas de pèremère, pas de frèroeurs.

Seulette était ol, mais s'en foutait.

Unique en son genrem.

N'avait pas besoin de parler ni d'écouter. De manger ni de boire.

Personne ne savait où ol vivait, c'était sans importancem. Ne dérangeait personne.

On savait qu'ol existait, c'est tout.

Qu'ol n'avait pas d'âge, pas de sousem, pas de maisonem, pas de voiturem.

Eul matinem, ol se levait tôt. Et décidait tout seulet d'eul couleur d'eul jourem.

Grisé, bleué, pluvieuse, venteuse...

Los gensem savaient. Qu'eul météorologim dépendait d'ol. Uniquement. En fait, tou'eul vie reposait sur ol, eul non-étant.

Trois Regards [B.R]

Il y aura 2002 nuits qu'ol aura effacé de lo tot trace d'el calendrier. 2002 nuits d'els temps. Ça fait vraiment très très longtemps si on y pense, et même si on n'y pense pas.

Seult en petite être - de chair encore ou d'esprit déjà - n'el aura pas oublié.

Pas oublié çol trois yeux à els profondeurs de trois saisons

El regard d'el vent qui balaie, caresse, dépoussière, invite à el voyage ;

El regard qui mélange, pétrit, rebondit ;

El regard qui broie, fissure, sépare, fait trembler tot el terre et tot certitude.

El souvenir d'el petite être - de chair encore ou d'esprit déjà - se penchera sur
Trois Regards

Trois Regards écoutera avec toute son attention el souvenir d'el petit être.

Sen paupières lourdets de tant et tant d'oubli s'entrouvriront.

La lumière du souvenir d'el petite être réveillera les saisons d'els yeux de
Trois Regards.

Sen trois globes, sen trois mondes, sen trois soleils, sen trois vies.

Sen trois moi.

<PUBLIREPORTAGE> [L.H]

**Avec Métamorphol, ne vous prenez plus la tête avec votre genre.
Devenez neutrol.**

Vos enfants adolescents vous ennuiet ? Ils ne sont jamais contents ? Aidez-les, offrez-vous une cure familiale de Métarmophol !

En fille ou en garçon, au fond, c'est el même chose. Ols découvriront els joies fondamentalos d'el vie : cuisiner en bono repas, regarder ensemble el derniero Star Wars ou en comédie sentimentalo, lire poésie ou B.D. Vous-même retrouverez el plaisir d'être simplement parent et plus en modèle.

Témoignages de familles heureusos :

Men fille n'occupe plus el salle de bain pendant ens heures, om préfère entretenir el jardin plutôt que sens ongles.

Men fils n'emprunte plus men moto, ol marche à pied pour conserver sen ligne.

Men mari passe sens week-ends à coudre avec men meilleure amie, ol a renouvelé men garde-robe !

Men femme envisage en reconversion professionello : el plomberie.

#métamorphol [C.G]

C'est en dame de men bureau qui m'a conseillé métamorph'. Ol m'a dit qu'ol avait réussi à obtenir en place dans en maison de retraite pour sen mère. C'est

vrai qu'on lo disait tout le temps "Mais enfin, une femme seule peut bien s'occuper de sa vieille mère !" En étant ol quelques mois, ol a tout réglé.

Pour moi, c'était pas el solitude le problème, mais plutôt el compagnie. Je trouvais que c'était dur, de se faire den amis. Les filles : superficielles, commères, asservies et connes. Les hommes, limites pires : compétitifs mais incompetents, agressifs et pervers. Impossible de trouver men place. Alors, j'ai essayé. Ce qui m'a marqué, c'est le fait de ne devoir ni copiner, ni tapiner - mais d'aimer, c'est tout.

Je parle et je travaille et je sors et je danse et je lis et je commente avec des femmes, des hommes, den ols. Beaucoup plus fastoche avec els ols.

Pour l'instant, j'en prends en continue mais je vais faire en pause pour me reproduire. J'attends avec impatience que el metamorphétus : ten bébé né OL !

L'éthique de notre publication nous force à présenter ici quelques articles de blogs qui vont à l'encontre des témoignages d'utilisateurs de Métamorphol, tels que recueillis dans les revues scientifiques et les maisons médicales subventionnées. La lectrice / le lecteur se fera son propre avis.

Cobaye [anonyme]

J'avais trop peur avant de commencer à boire men flacone. Et pourtant, je voulais en faire l'expérien. Pourquoi ? Car je me sentais trop fem, et el me manquai quellequecho. Quoi ? Je voulais savoir, à toute prise. Alors j'ai bu le flacone, sans savoir ço qu'el allait se passer. El premie cho que j'ai vu, c'est que el m'a commencé à pousser den poils, enfin del barb. Mais je ne voulais pas devenir en hom. Et pourtant, c'est ce qu'el se passa. J'ai senti men vagin se refermer. C'était très bizarre comme sensation. Je n'avais plus de conduite vers dehors. J'étais rebouchet. Et puis j'ai senti men clitorix grandir, com en ver de ter. Alors j'étais très fatiguet, et je me suis couchet. Dans un lit. Et je me suis endormit. Et j'ai fermé len yeuses. Et je me demandais si men esprise allait aussi changer. Et tou ce que je pense. Et quand je me suis reveillet, je n'avais plus de penisse, et plus de barbe. Je n'avais plus rien d'hom ou de fem, et j'ai compris que je devais me remodeler moi-mêm. C'était très décourageant de devoir me recréer moi-même tou seul. Alors je suis allet prendre el mod d'emploi de Metamorphol. Il y avait den guid et den nouvelle modelle que je pouvais utiliser. Mais el problem c'est que je devais de nouvel payer pour choisir men model. Alors j'ai décidet que je n'allais pas prendre den model, que j'allais rester informell, et que je prendrai les formes que je veux, que je pouvais être fem ou hom selon et aussi aucun den deuxse. Mais je n'ai pas encore bien compris el fonctionnemen de tou cel, et ça ne marche pas tou le temps.

Métamorphol [J.M]

Comment en sortir ? Eul médecinm m'avait dit : « Ceu vous fera du bien. Je vous sens en peu déprimét, voire angoissét. Quelques jours de çol nouveleu curem vous rendra plus légèrét, guillerét, joyeusét. Comme si votre corpus s'allégeait d'en lourdeau poidem ».

J'ol ai cru. J'ai fait sol curem de Métamorphol.

Ah oui, eul légèretem est arrivet.

Plus moyen de poser en piedt sur eul sol, j'y arrive plus ! Là, je marche avec dos béquille. Je m'accroche à eul muret, à tous los objects autour de moi.

Et c'est pas eul pierre. Dans eul glacem, je ne me reconnais plus. C'est qui, ol dans eul miroirem ? Je scrute : ol est-elle moi ? Suis-je ol ? Ou n'est-ce qu'en imagem, allégét jusqu'à l'inconsistancem ?

Comment en sortir ?

Chatt noir dans un sac [B.R]

El ministre d'el santé l'a dit, écrit, répété, coulet de force dans en loi inique : tot doctouse qui aura prescrit d'el Métamorphol à au moins en de sen patientels sera radiet à vie d'el profession.

Si ol savait, çol armoire à glace !

Plusieurs années déjà que, clandestinement, j'ai avalé 13 jours durant els trois doses quotidiens de 15 ml de breuvage épais, bleuâtre et insipide qui ont fait de moi qui je suis.

Plusieurs années déjà que çol déléguet de Métamorphol me procure chaque semaine els flacons nécessaires à el traitement de plusieurs patiens, cachets sous en chatt noire dans en sac.

Et personne ne semble se douter de rien : ni mes proches pourtant côtoyets de si près, ni men collègues, ni els patiens en salle d'attente à qui je n'ai encore rien proposé.

Normal, ol effet d'el Métamorphol ne se voit pas, ol se vit

Mais dans el fond, mols proches, mols collègues, voisins et tous çols patiens en salle d'attente, peut-être ont-ols aussi déjà croisé un chatt noire dans en sac ?

Les paradis artificiels [G.J]

Voilà, il est fait... La société Métamorphol a créé un nouveau produit, le Métamorphol. La caractéristique de ce produit est de neutraliser le genre, votre genre, temporairement ou ad vitam, C'est selon. Ni homme, ni femme. Neutre.

Le produit se vend à prix d'or : En outre, il nécessite un suivi médical et psychologique. Tout le monde n'en profitera pas.

Il était écrit. L'idée flottait entre deux eaux depuis le XX^{ème} siècle.

Il est fait. Et les impacts sur notre vie quotidienne sont potentiellement nombreux. À commencer par la grammaire inventée par la compagnie. En première.

Évidemment, Méthamorphol ne ménage pas ses peines pour nous convaincre de l'intérêt de sa trouvaille.

Les témoignages des premiers cobayes sont consultables, et consultés, sur internet. Parmi eux, plusieurs couples qui ont goûté les joies d'une vie asexuée. Méthamorphol jure que cette vie sans sexe est plus paisible. À voir.

En face, le camp conservateur s'organise. Armé des mêmes vieux outils.

Gageons qu'il y aura un débat se polarisant entre les pour et les contre. Dans cette histoire, on vise la neutralité sexuelle. À quand la neutralité des idées et des regards, qui permettrait sans doute un débat plus paisible.

Le Vatican organise en première manifestation, contre, évidemment. Position pour le moins curieuse, s'agissant d'une Église qui réduit au célibat ses prêtres et ses moniales par milliers.

Masculin et féminin nous habitent depuis el nuit des temps. Y échapper est en expérience sûrement aussi forto qu'en voyage dans el espace ou au fond des mers.

A en croire els premiers cobayes, ol est aussi intenso qu'en trip vaporeuso offert par els drogues. Tous cos qui s'abstiennent de goûter aux joies douteuso des paradis artificielo apprécieront. El débat est-ol bien orientéo ? Ne devons-nous pas plutôt nous positionner, tousso, face à en inévitable altérité, observer sen diversité autour de nous et en nous, et lo traiter avec imagination et délicatesse ? Ol serait plus long mais moins coûteux. Et donc ouvert à tous.

Second carnet : Le travestissement intime

Être soi n'est pas toujours facile, être l'autre probablement non plus. Nos exploratrices et explorateur du genre ont posé leur destin sur la table sous forme de cinq photographies et se sont interrogé-es : qui serais-je si je portais l'autre prénom, celui qui m'était destiné si j'étais né-e du sexe opposé ? Mon genre, s'il avait été différent au sein de ma famille, de ma fratrie, m'aurait-il créé une autre vie ?

[B.R > Bénédicte devient Pascal]

"Cher Pascal,

Votre inscription à l'atelier de développement personnel qui se déroulera en nos locaux le samedi 18 de 10h à 18h nous est bien parvenue.

Nous vous invitons à ne pas oublier :

- un coussin de méditation

- une couverture légère

- une trentaine de photos glanées dans vos souvenirs personnels. (Cinq d'entre elles seront choisies au hasard pour vous être commentées par un autre participant.)

- de quoi alimenter l'auberge espagnole végétarienne du midi

....."

Photo 1

Au centre, dans les bras de Papa - vous voyez, avec ses lunettes rondes et son début de dégarniture -, c'est moi. Ma longue robe de baptême dit que je suis né d'une famille où ça se fait comme ça. Mamy est assise à côté, elle est fatiguée, c'est comme ça : les bébés chez nous sont baptisés dès le lendemain de la naissance. Pas le temps de pécher, ça évite à coup sûr l'enfer et même le purgatoire.

Je reçois au baptême le prénom de Pascal, c'est comme ça, j'ai eu la bonne idée de naître le Vendredi saint.

Annie, Stéphane, Carine et Didier sont heureux de l'annoncer. C'est le faire-part qui le dit, pas la photo.

Bien vu, sauf pour les prénoms de mes frères et soeurs ! Ce que ne sait pas T.H. qui a commenté la photo, c'est que l'eau du baptême était toute sale le Samedi saint, juste avant d'être repurifiée pour un an à la messe de Pâques. Et ça a dû jouer dans le nombre important d'allers-retours que j'aurais bien dû faire au confessionnal à l'âge de déraison. Le "comme ça" familial qui dictait les apparences n'a jamais rien dit de ma vie sous le verni.

Photo 2

Sur cette photo prise au collège sur fond immuable, je suis de nouveau au centre, entre mes deux grands frères. Trois regards fiers. L'instantané semble montrer qu'il est aussi confortable d'être l'aîné d'un ou de deux autres que le benjamin, d'avoir des lunettes ou de ne pas en avoir. Magie ou mensonge ?

Mensonge ! Si mon frère aîné avait su à l'époque que je n'avais pas vraiment déchiré cette photo, il m'en aurait voulu à mort. C'est vrai que T.H. a été gentil de ne pas mentionner l'acné et le duvet disgracieux que je préférais tellement voir sur un autre que moi.

Photo 3

Ici vous ne me voyez pas. Seuls les quatre aînés avaient pu partir en séjour à la montagne avec mes parents. J'ai longtemps pleuré d'avoir dû rester avec les deux plus jeunes chez mes grands-parents. Ma petite sœur n'a jamais su jouer aux billes et mon petit frère est resté "le bébé" jusqu'à ce que ma vie commence à prendre le large.

J'aurais tellement aimé que T.H. m'emmène en rêve dans ce paradis alpin dont les portes me sont, de fait, restées interdites.

Photo 4

Une fois encore, je porte une robe blanche. Troisième rangée, deuxième petit chanteur à partir de la gauche. C'était à Rome en 69. Le Pape nous avait écoutés et on avait mangé une pizza. J'aimais bien les olives noires.

C'était en 71 et je ne suis pas non plus sur la photo : j'avais été muté pour avoir mué au mauvais moment. Ce qui est incroyable c'est que le fameux deuxième petit chanteur de la troisième rangée, c'est mon cousin-jumeau Emmanuel. C'était notre première grande séparation. J'y reviendrai certainement.

Photo 5

C'est une photo du fond du jardin de notre maison de Grimopont. Vous voyez le chat sur le mur mitoyen ? C'est Mitsou, le chat du voisin. Je passais des heures et des heures à l'y rejoindre en grimpant tout en haut du noisetier, là, celui de droite. Souvent au moment de la vaisselle. Si j'avais été une fille, ce ne serait pas passé comme ça, je crois.

Le mur du fond du jardin, c'était mon repaire. Avant de m'y asseoir de longues heures seul ou avec ma sœur, je nettoyais avec un savon de vaisselle de marque bien connue et qui commence par D chaque tuile faîtière sur laquelle un oiseau s'était oublié. Le chat du voisin, en fait, je m'en fichais comme de la première culotte de chacune de mes sœurs. Et la vaisselle, je la faisais comme tout le monde selon le tableau des charges, enfin presque...

[G.J > Guillaume devient Marie-Charlotte]

Mes valises sont presque prêtes. Après-demain, je pars. Je ne reviendrai pas avant quelques mois, peut-être même un an. Je ne verrai pas ma famille pendant tout ce temps-là. C'est bizarre pour moi, nous sommes si proches les uns des autres.

Bien sûr, là-bas, un travail m'attend. Un travail que j'aime. Il fait beau toute l'année. Je ferai de nouvelles rencontres, j'apprendrai un autre mode de vie. Et j'en ai besoin. Je le sens, viscéralement.

Mais ma vie ici va me manquer.

J'ai décidé de prendre avec moi quelques photos. Pas beaucoup. Moi qui ne regarde presque jamais mes photos. Quand on me les donne ou quand j'en fais développer, je les mets directement dans une vieille boîte avec les lettres

de mes amis et de ma famille. Cette boîte qui a contenu, à un moment au XXe siècle, des bouteilles d'alcool. Elle sera bientôt trop petite pour contenir tous ces souvenirs.

Parfois, j'ouvre cette boîte. Mais jamais pour classer les photos. Pourtant, elle est toujours sur mon secrétaire. Ce vieux meuble de famille, inadapté à la vie moderne, trop délicat pour porter un écran, un clavier et une tour, inconciliable avec les fils électriques. Mais tellement mignon avec ses pieds tarabiscotés, sa petite étagère et ses tiroirs trop nombreux.

La boîte sent encore le brandy.

Seigneur. La première photo est une photo sur laquelle je pose avec Grand-Père. Nous avons fêté ce jour-là, lui ses 80 ans, moi mes 8 ans. On est devant la maison. Il a une main sur mon épaule.

Ça me met les larmes aux yeux de voir cette photo. C'était si rare qu'il nous montre son affection avec des gestes. Surtout les filles. Je le sentais un peu plus maladroit avec moi qu'avec mes frères et mes cousins.

Mon petit Grand-Père.

On était pourtant proches, toi et moi. Tu étais un peu mon papa. Un papa discret mais volontaire. Tu étais fait pour aimer les autres. Et tu ne t'en rendais même pas compte. Tu me pardonnais presque tout, même les blagues un peu stupides que je te faisais. Comme la fois où je ne t'ai pas appelé pour te dire que le dîner était servi. Tu es arrivé avec cinq minutes de retard. Comme j'ai ri. Ni Grand-Mère ni toi, vous ne m'avez grondée.

Grand-Père qui me disait d'épouser un garçon sérieux. J'avais dix ans. Personne n'a jamais dit à mes frères qu'ils devaient se marier. Ni se choisir des épouses sérieuses. Je me demande comment il aurait réagi en apprenant que je préfère les femmes ? Il est mort longtemps avant que je l'accepte. Maman a beau dire qu'il était ouvert d'esprit, je me demande. Je me demande s'il est fier de sa petite-fille. Et je me demande si nous pourrions continuer ces longues conversations philosophiques. Je crois que oui. Il aimait trop parler.

Et ça. C'est cette vieille photo sur laquelle je donne le biberon à Jean-Baptiste. Il a deux ans. J'ai quatre ans et je joue aux petites mamans. Il est si petit, si joufflu sur la photo, mon premier petit frère. Le seul, pendant longtemps. J'avais 7 ans lorsque Flavien est né.

Jean-Baptiste était mignon à cette époque-là. Quand je pense à toutes les vacheries qu'il m'a sorties après : mes petits copains, mes poupées, mes règles. Comme il m'a charrié à chaque fois que je mettais des vêtements trop voyants. Et la fois où je suis sortie avec son meilleur ami Guillaume. Il était furieux. Et toutes mes amies qui flashaient sur lui. Il faisait le playboy, avec sa guitare. Et elles, elles adoraient ses cheveux noirs, ses yeux bleus et son sourire enjôleur. Notre père ne voulait plus que j'invite qui que ce soit à la maison. Il avait peur de la débauche.

Et puis il y a eu toutes les fois où je l'ai consolé, mon frère, toutes les fois où il prit ma défense et celles où j'ai pris la sienne.

Jean-Baptiste qui m'a soutenu sans hésiter quand j'ai dû annoncer que, finalement, je préférais les femmes.

Nous sommes deux d'une paire. Presque toujours sur la même longueur d'onde.

Attention, l'aînée, c'est moi. Je sens que Jean-Baptiste a envie de prendre le pouvoir, parfois. Mais souvent, ça l'arrange, surtout s'il faut agir.

Avec Flavien, c'est différent. Depuis toujours, il a pour moi une admiration qui m'étonne et qui n'empêche pas les rebellions. Comme il aime l'effort et la minutie, il se met plus facilement au service des autres que Jean-Baptiste.

Cette photo-là, c'est Maman, le jour où elle a ouvert son cabinet de pédicure/podologue.

Un verre de Château Margaux à la main. Santé !

Maman qui rompt avec la tradition : une femme reste à la maison. À part Madame Le Briec, qui était institutrice et qui s'intéressait à l'art moderne,

personne ne travaillait dans notre entourage. Je veux dire : pas les femmes. À leur mari, la carrière de chirurgien, de capitaine au long cours, de chef d'entreprise.

Il y avait aussi Anne-Marie, qui n'a jamais voulu se marier. Les hommes disaient qu'elle était féministe et qu'elle faisait peur.

Bien sûr, j'exagère, il y avait quelques femmes qui travaillaient. Mais j'ai remarqué, très jeune, qu'elles faisaient des métiers de femmes. D'ailleurs, à l'école, on se chargeait de mettre les choses au clair : travailler avec les enfants, les personnes âgées, être moins payées... Les choses ont quand même un peu changé. Pas beaucoup, un peu.

Et puis, il y avait la famille de mon père.

À bien y réfléchir, de son côté, toutes les femmes travaillaient. Je ne me sens pas du tout comme elles. Avec le caractère qu'ils ont tous, dans cette famille. Et puis, on ne les voyait jamais. Évidemment, ils étaient tous fâchés. Notre père finissait toujours par se fâcher avec tout le monde.

Maman, au contraire, a toujours accordé une grande importance au respect. Quel drôle de couple.

Trois ans après avoir ouvert le cabinet, Maman a demandé le divorce.

Et voilà la fameuse photo de la non moins fameuse première compète de water-polo. Mon père était si fier. Quand je pense à sa première réaction, quand j'ai décidé de jouer au water-polo : "C'est un sport d'hommes". Il n'a pas dit le mot interdit : un sport de lesbiennes. Mais il était tellement fier quand mon équipe a remporté la victoire. Il a dit "Ma fille est aussi douée pour la danse classique que pour le water-polo". Ce genre de compliment, c'était rare.

Oh, j'avais complètement oublié cette photo-là, on ne l'a jamais montrée à Maman. C'est un week-end où nous étions trois à la maison, mes frères et moi. On avait tous invité des amis. Maman était partie en goguette à Paris. Et à qui demandait-elle de gérer le ménage ? À moi. Pareil quand elle partait

travailler. Est-ce que Maman m'aurait confié la même responsabilité si j'avais été un garçon ?

Elle n'a jamais demandé ça ni à Jean-Baptiste, ni à Flavien.

Les disputes que ça faisait entre nous. Pour qu'ils m'aident un peu, je devais me fâcher, supplier, imposer, faire le dragon.

Et si la maison était sale le dimanche soir, au retour de Maman, c'était moi qui me faisait attraper.

Grand-Mère a toujours dit que les aînés ont plus de responsabilités, que c'est la position la plus difficile dans une famille. Moi, je crois que c'est surtout vrai quand on est une fille. On doit tenir le rôle de la mère.

Moi, bien sûr, j'étais fière de ma mère, qui voulait être indépendante. Qui ne voulait pas se contenter d'une vie où on brique la maison, où on surveille la femme de ménage et le jardinier, où on attend que les enfants rentrent de l'école en buvant du thé ou du café trop sucré dans des salons aux couleurs pastel, en compagnie de femmes à la voix aigüe, une voix presque enfantine.

Mais mon père m'a dit, au moment du divorce, quelque chose qui m'a beaucoup choquée : "Si je n'avais pas autorisé ta mère à travailler, jamais elle n'aurait divorcé." Quel con. Il vit encore au XIXe siècle. Et sa frangine ? Et sa mère ? Et sa Grand-Mère. Et quoi, ça l'emmerde que j'ai fait des études et que je travaille ? Encore heureux, si j'avais du dépendre d'un homme, ma vieille, je serais pas allée loin.

Peut-être que je suis injuste. Peut-être que si j'avais été un garçon, la vie n'aurait pas été plus facile. J'aurais dû combler les manques aussi. Peut-être que j'aurais tenu le rôle du père pour mes frères ?

Toutes ces années où nous avons eu une vie sans joie. Notre maison n'était pas un foyer. C'était un endroit aride. Oui, c'est ça. Les bouffées d'amour ressemblaient à la pluie sur un sol assoiffé. Les règles n'étaient pas faites pour vivre ensemble, mais pour la servitude et la folie... Ces années ont laissé des traces.

Comme j'ai haï mon père toutes ces années.

Parfois, au water-polo, j'ai gagné. Mais d'autres fois, j'ai perdu. Oh, comme je le détestais alors. Sa façon de quitter les gradins aux derniers coups de sifflet de l'arbitre. D'emmener Maman avec lui. Et elle, pourquoi elle le suivait aussi ? Il n'y avait que mes frères et mes grands-parents pour me reconforter.

Mais un père contre lequel se blottir. Un père qui encourage quand on est tombé.

Un père qui comprend. Un père auquel on peut parler. Un père..., pas un Pater Familias qui ressemble à un adjudant fou.

Ce père-là m'a manqué.

Maman m'a dit qu'elle avait choisi le divorce lorsqu'elle avait senti sa personnalité implorer, sapée par les manipulations de son mari. Ce jour-là, elle s'est demandé ce que nous, ses enfants, pouvions ressentir. Où nous trouvions les appuis pour nous construire.

Ailleurs, Maman. Au water-polo ou au côté de Grand-Père. Auprès de mes frères.

Évidemment, en tant que famille, on a dû se réinventer après le divorce, partir à la recherche de nos personnalités.

C'est ce que cette photo raconte.

Nous apprenons à être adultes, à être responsables. Mes frères goûtent les joies d'une maison sans contrainte.

J'aurais dû faire comme eux. J'aurais dû désobéir. Mais j'étais un peu leur mère. Est-ce qu'une mère, même un peu une mère, désobéit ? Il m'a fallu du temps pour sortir de ce rôle, pour redevenir une adolescente. Je crois qu'ils m'ont mieux aimée après, mes frères. Et c'était plus reposant.

C'est à Maman d'être la mère. Et elle le fait bien.

Peut-être que c'est pour cela que je pars loin, que j'ai accepté ce job à l'autre bout de la terre. Pour les laisser vivre sans moi. Pour être autre chose que la fille aînée. Pour être en tête-à-tête avec moi. Et pour voir ce que je peux faire pour moi.

[L.H > Laurence devient Marc]

Six photos

Le professeur d'anglais d'Aliénor, ma plus jeune fille, est un enseignant créatif et dynamique qui motive ses classes en leur proposant des activités surprenantes ! Elle vient de rentrer avec un devoir original : faire le portrait d'un membre de sa famille, photos et objets personnels comme supports. Je suis plutôt fier d'apprendre que c'est moi qu'elle a choisi comme sujet d'étude.

Maintenant que les enfants sont couchées, je consacre ma soirée à trier de vieilles photos argentiques pour l'aider dans sa préparation. Mais l'exercice m'apparaît plus complexe que prévu... En choisissant quelques photos, je décide de noter les pensées qu'elles font naître pour mieux raconter à ma fille qui est son père.

1- Nous sommes tous les quatre autour de L., notre petite soeur. Mon frère aîné la porte fièrement dans ses bras, moi, je me contente de la regarder. Je n'ai aucun souvenir de cette période, je n'avais que trois ans. Mais ma mère m'a raconté que j'étais assez indifférent au bébé et pas jaloux. J'étais content qu'elle prenne ma place de petit dernier, je n'aurais plus à subir les moqueries de nos aînés.

Par la suite, nous serons très complices, mais ni elle ni moi ne le savions déjà !

J'occupe ma place définitive au sein de ma fratrie : le dernier des garçons, le plus jeune membre de la confrérie masculine. Mais aux yeux de notre petite

soeur, l'un des frères aînés, un grand, un mec, un fort en muscles.

2- Devant le palais de Buckingham, lors d'un séjour linguistique en Angleterre, avec ma famille d'accueil. J'adorais ces moments privilégiés, parenthèses dans ma vie surpeuplée : une chambre à moi tout seul, deux adultes qui ne s'occupaient que de moi, un monde inexploré et que je pouvais découvrir sans mes frères. Je rapportais du chocolat au raisin sec à ma mère, une douceur que nous partagerions, et des livres d'histoire à mon père dont je n'étais pas sûr qu'il les apprécierait. Je ne savais jamais quoi choisir pour lui, nous avions si peu en commun.

Ces vacances me changeaient de nos voyages en Italie, avec toutes ces vieilleries et ces églises sombres que mon père tenait à nous faire visiter... Je regardais des séries de la BBC et je découvrais la science-fiction, une de mes grandes passions. Plongé dans une langue et une culture étrangères, je me sentais très concerné par ces aventures d'extra-terrestres qui se sortaient des épreuves d'un monde hostile et incompréhensible avec courage mais surtout beaucoup d'humour. Leur point de vue loufoque me ravissait et je rêvais d'être comme eux. Leur monde était le mien, le lieu de tous les possibles, des libertés et des repères éclatés et virtuellement infinis. De retour dans l'appartement familial, je continuais à rêver à des univers incroyables, peuplés de sociétés idéales ou totalitaires, où des extra-terrestres affrontaient leur destin sans comparaison avec nos vies réglées.

3- Ma première classe. J'étais très fier, le jour de la rentrée ! Au début de l'été précédent, ma mère m'avait donné quelques-uns de ses ouvrages pédagogiques mais j'avais fait semblant de les feuilleter. J'avais la tête pleine des théories étudiées à l'Ecole normale et j'étais persuadé que ça me suffirait... Je me souviens d'une année surchargée et épuisante, d'enfants curieux et bruyants, et de ma surprise quand les grandes vacances ont fini par arriver.

Au moment de choisir mes études, j'avais hésité sur la voie à prendre : recherche scientifique, enseignement, médecine ? Mes parents m'ont laissé choisir, j'aurais préféré qu'ils soient plus directifs car j'avais peur de me tromper. Je ne crois pas les avoir déçus...

Deux de mes frères sont également enseignants, nous perpétons une tradition familiale. Mes filles prendront-elles le même chemin ? L'avenir est incertain, d'autant plus qu'elles sont également les enfants de leur mère !

4- Le mariage de ma soeur. Nous avons toujours été très proches : nous faisons de la musique ensemble, nous nous échangeons des livres, nous allons au cinéma. Quand elle m'a demandé d'être son témoin, j'ai été flatté et ennuyé à la fois. Je n'aimais pas trop son copain, alors la nouvelle de leur mariage ne m'a pas ravi. J'ai appris à le connaître et à l'apprécier, en particulier dans les moments difficiles où il a toujours été très présent. Finalement, ce que je lui reprochais, c'était peut-être qu'il ressemblait à notre père ? Quand j'ai réalisé que ma soeur avait choisi de partager sa vie avec un homme qui avait tant en commun avec notre père, mon regard sur lui a changé. Mais je suis quand même content de ressembler surtout à ma mère.

Ma soeur et son mari se sont rencontrés pendant leurs études d'ingénieur. Pour notre famille, d'origine modeste, la confrontation avec ce monde de battants élitistes aux salaires confortables est encore difficile, en particulier quand la jeune génération se retrouve. Parce que ma soeur et moi avons toujours été très complices, il m'arrive souvent de servir d'intermédiaire dans les moments de tension, comme la tractation saisonnière à propos des cadeaux de Noël des enfants. Je fais alors appel à ma science de diplomate vulcain, coincé entre deux peuples, les guerriers et les mystiques...

5- Je tiens ma fille aînée dans les bras, elle a quelques heures. Je suis le père le plus fier du monde ! Elle s'appelle Mathilde, comme ma chère Grand-Mère. En regardant son acte de naissance, ma compagne m'a fait remarquer que le prénom de ma fille et le mien, Marc, commençaient de la même façon : je n'y avais pas pensé mais ça m'a fait plaisir. J'espère qu'elle me ressemblera !

Mes filles sont encore jeunes mais nous partageons déjà de petits plaisirs culturels. Au dernier carnaval, j'ai réussi à convaincre la plus jeune de renoncer à un déguisement de princesse pour une combinaison argentée d'astronaute. Quand mes filles seront adultes, peut-être partiront-elles explorer de nouvelles planètes ?

Mon rôle de père est important, je suis toujours présent aux réunions scolaires et aux spectacles de fin d'année, nous faisons les devoirs le soir, nous planifions ensemble nos sorties cinéphiles. Je pense parfois à mon propre père mais je ne suis pas sûr qu'il soit un bon modèle. Mes frères sont également des pères scrupuleux, chacun à sa façon.

6- La photo qui n'existe pas. A force d'imaginer des mondes ailleurs, sur d'autres planètes, je n'éprouve aucune difficulté à décrire cette image. Je me trouve sur une nouvelle planète, devant un petit bâtiment trapu, lieu de vie ou labo, entouré d'une nature étonnante : des arbres gigantesques au faîte en parasol, des fleurs colorées, de l'herbe bleue, des animaux frêles et nombreux. Après un long voyage dans l'espace, confiné dans une minuscule navette au sein d'un groupe restreint, me voilà désormais un pionnier qui découvre, adapte, invente. Je n'ai aucune attache familiale ou sentimentale. Mes compagnons sont mes collègues, je ne connais rien de leurs motivations à se retrouver dans ce monde nouveau, qu'ils découvrent en humains nouveaux.

[C.G > Clara devient]

Travestissement intime

On a terminé le jeu. On a exploré tous les recoins, regardé dans tous les coffres, amassé toutes les armes, tué toutes les araignées géantes et écouté à chaque fois la fée de lumière sans visage et sans voix qui est notre amie. Je ne sais pas vraiment si on a gagné. Je n'ai jamais trouvé le grand méchant pour le tuer.

La maison où nous avons grandi est vide. Ça ne s'est pas fait de manière fluide (mais est-ce que c'est parfois le cas, dans la vie ?). Les niveaux ont été durs à passer. Il a fallu sauter, sortir sa fronde, dégainer son épée, écouter les conseils de créatures surnaturelles et, faire des compromis. Mon frère et moi,

on a essayé de ne pas être trop sentimentaux, de rester fiers et droits, courageux, pour les deux autres. Il n'y a pas de quoi pleurer puisque personne n'est mort. Tout le monde a encore des coeurs remplis d'élixir de vie. Chacun refait sa vie, c'est tout et voilà. C'est bon. C'est tout. Voilà.

Je n'aime pas jeter des trucs. Pourtant, pour être au maximum de ses capacités, et avoir les bonnes armes au bon moment pour tuer les méchants, il faut se délester de l'inutile. La place de stockage est limitée. Mon frère et ma mère sont forts pour ça, alors je les ai laissé faire, dans mon ancienne chambre (murs rouges, moquette noire, encore des traces de patafix et de vieux scotch, des relents de cendrier). Pendant que je regardais une à une les photos que mon père avait laissées pour moi dans le bureau, ils ont trié, jeté, emballé et m'ont enfin présenté un sac poubelle. Je n'ai même pas regardé à l'intérieur. Je suis allé au bout de l'allée et j'ai balancé le sac dans la poubelle. J'ai allumé une cigarette et j'ai regardé passer une Twingo, ancien modèle. La maison d'en face aussi vient d'être vendue. Je ne sais pas si c'est parce que j'avais envie de me sentir encore comme un enfant qui cherche des indices, des armes et des vies dans des coffres magiques, mais j'ai rouvert la poubelle, sorti le sac que je venais d'y mettre et défait le petit lien orange. Ci-gît ma vieille console de jeux, la N64. Je sais très bien qu'elle ne s'allume plus depuis des années, mais je la prends quand même. Je rentre dans la maison et je retourne aux photos.

Il y a des jeux où on peut choisir son personnage, être une fille, un garçon, un démon, une super héroïne, ou même un cheval. Mais dans celui-ci, non. J'incarnerai toujours Martin. Mes caractéristiques physiques changeront un peu avec l'âge (taille, carrure) mais au fond, je resterai le même. Il existe des options pour changer son apparence (couleur des cheveux, taille des biceps, vêtements...) mais elle viennent avec les extensions payantes. Au commencement, après le chargement, il y a toujours une introduction, pour le contexte dans l'univers du jeu. Pour moi, l'intro est une photo dont les couleurs trahissent l'époque à laquelle elle a été prise. Je suis le neuvième bébé garçon que Nadia tient dans ses bras. A ce stade, avant que la ribambelle de cousines naissent entre 87 et 92, elle devait croire à une blague, ma chère Mamina. Sept garçons à elle (avec en bouquet final, des jumeaux), Arthur et puis moi, Martin Jean André. Le 12 octobre 1986, un jour après ma

naissance, elle regarde d'un air entendu quelqu'un hors cadre, probablement ma mère, vu que je suis sûr et certain que c'est mon père qui a pris la photo. Moi, j'ai les yeux fermés, collés, je suis tout rouge et franchement assez froissé, imperméable au fait que Nadia, résignée, attendra encore un an avant la première fille de sa lignée, personnage clé de la quête du jeu suivant.

Lorsque l'on prend possession du personnage, la première question à se poser est toujours "Que dois-je faire ?" Il faut se déplacer doucement et voir ce que les différents objets et personnages proposent. Enfant, le choix est limité mais il existe. A qui faire plaisir ? Quand dire non et quand dire oui ? Sur cette photo en noir et blanc, je n'ai encore rien choisi. Je suis dans les bras de ma mère. Je dois avoir 18 mois. On est en coulisse d'un concert de mon père et ça se voit parce qu'on regarde vers la lumière, à gauche de la photo. Ma mère a encore sa coupe en brosse blonde décolorée, circa avril 88. J'ai l'air attentif, les yeux grands ouverts. Ça n'a probablement duré qu'une seconde, cette attention, le temps que le photographe anonyme prenne ce cliché un peu stylé, un peu rock, un peu flou - il en existe plein d'autres de l'époque dans les albums et dans les boîtes que mon père a déjà triées. Je me demande quand même ce qui a pu pousser ma mère à m'habiller comme ça, en total look années 80. A ce moment du jeu, j'ai un genre de casquette gavroche bouffante et une salopette à motifs géométriques, avec un mini perfecto BRILLANT. Ma mère me parlait encore hier de comment elle aimait m'habiller à cette époque : les petites chemises à motifs, les chaussures marrantes, les blousons flashy. Je me demande où sont passés tous ces trucs maintenant.

Plus tard, le personnage part faire sa propre quête, délaissant son village et sa famille pour une plus noble cause. Ce déchirement le construit et fait de lui le héros dont l'intrigue a besoin. Dans mon cas, bien que la cause n'ait pas été noble, j'ai bien délaissé l'amour de poupée que me portait ma mère pour exprimer mon affection uniquement par l'affrontement constant des règles et de l'ordre. Ce cliché résume assez bien cette phase du jeu : je suis debout sur la table basse, en slip, dans notre ancienne maison. Je lève les poings en l'air comme si j'avais gagné quelque chose. Je suis hilare. A mes pieds, il y a un bol renversé et de la purée un peu partout. Un verre ne va pas tarder à tomber, au bord de la table. Par terre, mon petit frère assis, pleure. Il a un bol sur la

tête et ça lui dégouline dans les cheveux. Il doit avoir 3 ans et moi 8. L'âge de raison n'est pas encore atteint. Je n'avais pas encore trouvé la potion verte qui permet de contrôler ses émotions mais j'avais clairement fait mon choix entre faire plaisir à maman et être le héros de ma vie. Je ne sais plus très bien ce qui s'est passé ce jour-là, mais globalement, c'était mon oeuvre, ce bordel. Dans le coin droit de la photo, on aperçoit le pied de ma mère qui accourt et un peu plus haut, sa main qui arrive, armée d'une serviette. C'est donc mon père qui prend la photo, peut-être un peu fier que je ne me laisse pas faire, que je pratique mes coups pour le combat final, renversant les codes de bonne conduite à table. Ce n'était pas une identité très facile à gérer au quotidien.

La photo suivante est un moment clé de la saga, puisqu'il s'agit de l'époque où le premier but de la quête est enfin révélé. Exit les repas perturbés, les toilettes de l'école inondées, les tresses de filles coupées et mon petit frère torturé. C'est cette année-là que j'ai découvert ma première passion, le premier des trois cristaux qui me permettra plus tard de sauver le monde. Sur la photo, pourtant peu représentative, j'ai 12 ans. Cette année-là, je suis allé en vacances avec ma tante et ma cousine aux États-Unis. On me voit faire la gueule devant le sapin de Noël géant du Plazza Hotel, à NY, à côté de ma cousine Julia qui sourit jusqu'aux oreilles. Elle voulait y aller parce qu'il adorait "Maman j'ai raté l'avion 2", moi je ne voulais pas venir ce jour-là. Je me souviens très bien du moment où ma tante a pris la photo - elle venait de dire que non, on n'allait pas manger un deuxième hot dog.

Il faut savoir que je venais de découvrir la passion qui changerait l'ambiance de la quête à jamais : La légende de Zelda - l'ocarina du temps. Jason, le cousin ado de Julia l'avait eu à Noël et y jouait toute la journée dans sa chambre. Les rideaux étaient toujours fermés malgré les injonctions de ses parents. Il avait recouvert les murs de photos de filles à gros seins sur des motos ou lavant des voitures en petite tenue. Bien que Zelda soit un jeu qui se passe en pleine nature, et dont le héros ne soit pas particulièrement masculin (cheveux longs, yeux en amandes), je ne me suis jamais autant senti homme que pendant ces deux semaines, à m'enfoncer âme et manettes dans le jeu de Jason, tout en lorgnant sur les posters. Parallèlement, j'ai confirmé mon amour pour les fast foods, et tout ce qui touchait de près ou de loin à la gastronomie américaine. Dans cette préadolescence tiède saveur sauce Ranch,

tout s'est codé pour moi, par niveaux, par vies restantes, par pièces récoltées - entrecoupé de repas que je ne voulais jamais sauter. Jason mangeait souvent dans sa chambre, et je l'enviais terriblement mais on menaçait de donner ma part au chien si je ne venais pas à table. Une fois assis, vu que je ne pipais mot, on me disait que je ne m'intéressais à rien. Noël 98, donc, après la coupe du monde qui ne m'a pas trop intéressé, je pars dans le New Jersey à Noël sans mes parents, et je passe mon temps devant la console, entre des filles à poils sur le mur et un petit héros sur l'écran qui court dans la forêt, mariant à jamais mon excitation sexuelle avec les jeux vidéo. Étrangement, il n'y a pas de photo.

La découverte suivante s'est réellement faite sous la forme d'un coffre que l'on ouvre et qui vous illumine le visage.

Ce coffre, bien qu'immatériel car je suis de la génération mp3, contenait des chansons, quelques livres de mythologie, des uniformes, une guitare et un peu de drogue. C'est le deuxième cristal, la deuxième clé, la pièce manquante. Il a fallu la chercher pendant de longs trimestres scolaires en-dessous de la moyenne, d'interminables étés à l'intérieur et de nombreuses interactions sociales plus qu'inconfortables. D'abord, une émission tard le soir sur Canal Jimmy, puis un peu de temps sur Napster, et aussi à la médiathèque : deux ou trois lectures plus tard (l'autobiographie de Marilyn Manson, L'aventure Punk, un livre sur les Ramones), j'étais converti. Je connaissais les dieux du rock et je serais leur servent. Et puis, j'ai trouvé ma tribu. Il existait en fait un certain type de personnes qui se délectaient de ne pas être comme tout le monde, qui n'écoutaient rien de ce qui passait à la radio et qui n'avaient pas envie d'aller pécho en boîte. Si l'école ne les intéressait pas, ils n'en étaient pas moins lettrés et pouvaient se vanter en cours de français d'avoir lu tout Bukowski. Sur nos tables d'école se côtoyaient les pentagrammes satanistes, les "A" anarchistes, "We are the mods", "La jeunesse emmerde le Front National", entre autres "I hate myself and I want to die" surmonté d'un raffiné "Je ne connais ni dieu ni maître, sauf maître Kanter", hymne de nos soirées dûment alcoolisées. Bref, j'étais rebelle à tendance rock n'roll, début des années 2000.

Sur la photo je suis au milieu, une bière à la main, et je regarde vers

l'objectif. A ma gauche, il y a Etienne et Mathieu et à ma droite, Sabrina et Guillaume se roulent une grosse pelle. On est devant une tente mal montée dans un sous-bois et plusieurs cadavres de bouteilles jonchent le sol. On est partis en Bretagne, et ça doit être la fin d'après-midi car la lumière est assez belle, presque orange. On avait trouvé ce plan de camping semi-sauvage au dernier moment pour partir en septembre, tous contents d'être libres un mois de plus avant d'aller à la fac. J'ai inventé une histoire de maison de tante à Sabine pour mes parents, et on est partis. C'est la dernière fois que j'ai pris un appareil photo jetable avec moi. En 2004, on en trouvait encore plein et je n'avais pas encore touché mon premier salaire pour m'acheter un numérique. Grâce à ça, je tiens cette photo à présent. Ensuite, j'ai eu un appareil, puis un téléphone, et puis je n'ai presque plus eu de photo matérielle.

Quand je regarde la photo maintenant, je me dis que j'étais vraiment bien à ce moment-là, quasi christique au milieu de mes potes, n'ayant pas encore vraiment eu le coeur brisé, pensant être le plus classe du monde avec mon look post punk qui allait bientôt devenir 60's et mes références obscures pour "les autres", et un usage encore très récréatif des drogues. Ca se voit sur la photo, on est moches et heureux.

La structure du jeu et la métaphore filée qu'il représentait pour moi s'envole au moment où je repose la dernière photo. Les détails qui me reviennent ne permettent pas de créer une narration, une construction de mon identité, les images sont éparpillées sur des blogs aux balbutiements de la mise en abîme du numérique. Fini, la projection de soi dans le petit personnage qui court. Finis, les niveaux et les pièces. Fini la clarté des mouvements. La console est là, près de moi, inerte. Il reste encore un cristal à trouver, peut-être. Ou bien est-ce que c'est simplement de jeter cette foutue console ? Je suis un homme maintenant.

[J.M > Jacqueline devient Jacques]

Qui suis-je sur les photos ?

Dans la boîte de Pandore, il n'est resté, comme le raconte le mythe, qu'une seule chose : l'espérance. Dans la boîte à photos familiale, planquée dans le grenier, il ne reste aucune photo. Le feu est passé par là. Un vide qui ne peut, lui aussi, que laisser place à une vie à construire, à inventer.

Entre mes mains, il n'y a plus rien à tenir, que des souvenirs un peu flous, souvenirs de ces morceaux de papier, la plupart en noir et blanc, la plupart au bord dentelé.

Et je tente de me rappeler, oui. Les bouts de vie s'enchaînent, un peu n'importe comment. Je les ordonne.

Sous les jupes de ma mère et ses volants, ça bouillonne. Ça bouillonne en silence. Silence intense, interrogateur. De quoi est faite finalement cette masse de chair volumineuse qui, d'informe et brouillonne, au fil du temps s'organise et se structure. Moi, sous la jupe.

Le temps, je ne sais pas ce que c'est. Elle, ma mère, elle le compte, le décompte. En mois, semaines, jours. Arrivée aux derniers chiffres, 3, 2, 1, zéro, elle sait.

Personne ne le lui a dit, elle n'a pas voulu qu'un autre qu'elle le dise. Elle savait savoir. D'un savoir qui lui vient de son ventre, sorte de feu intérieur qui lui brûle la peau en dedans. Moi, toujours bien au chaud.

Elle a dit à mon père : "Ce sera un garçon". Elle n'a pas dit : "C'est un garçon". Tout était encore à faire...

Ce futur qu'elle a utilisé, aujourd'hui, vingt ans plus tard, est toujours là. Il est mien. Je serai un garçon, et plus tard encore, peut-être, un homme.

Lui, mon père, était plutôt loin de moi. Parfois, cependant, il lui arrivait de me prendre en photo, dans le jardin, de préférence au printemps, façon d'évaluer ma croissance.

Il me flanquait contre un arbre, me disait de bien me coller au tronc.
"Jacques, disait-il, tu as fameusement grandi. Bientôt tu vas rattraper tes soeurs."

Rattraper mes soeurs. Je sentais dans cette phrase comme une injonction.
"Vas-y, c'est toi le garçon, c'est donc toi qui dois être le plus grand."

Il fallait, pour lui plaire, que j'y mette du mien, que je manifeste une volonté d'avancer au-delà même de ce que pouvait mon corps d'adolescent.

Il me semblait qu'à ses yeux, je n'étais que cela : un corps, une enveloppe charnelle appelés à se déployer.

Adossé à l'arbre, je m'imaginai pareil à ces corneilles qui de branche en branche déployaient leurs ailes.

Comme elles, le noir me convenait bien, ainsi en avait décidé ma mère :
"Cela fait un beau contraste avec tes cheveux blonds et tes yeux bleus. Ça te donne l'air réfléchi, sérieux."

Sur la photo, pour lui faire plaisir, je ne souriais même plus. Sauf à l'intérieur. A l'intérieur, ça bardait, ça criait, ça hurlait. Je me marrais tout seul avec mes corneilles, je m'inventais un double, un fou vêtu de rose, avec des grelots au bout des mains et des pieds. Dans ma tête, ça bougeait, ça dansait, ça tanguait.

Tandis que l'arbre avait arrêté de pousser, je continuais de grandir, laissant mes soeurs loin derrière moi. Je les avais rattrapées, puis dépassées, et m'étais retrouvé dans une étrange solitude.

Effacement de l'enfance, cette fiction paradisiaque, disparition de l'arbre, des corneilles, familières, de mon père, ma mère... J'étais de l'autre côté. De nouvelles vies ont empli ma tête, mon corps. Je les ai appelées amour, désir, liberté, rêve.

Elles sont devenues miennes, en même temps que cet autre tapi au fond de moi depuis toujours.

Les photos servent à boucler la vie, en de multiples circonvolutions.
Lorsqu'elles ont disparu, les photos de l'enfance, réduites en cendres, il reste
la mémoire, imparfaite, infidèle.

Sous ces habits de bébé unisexe, sous ce prénom solide, tranchant - "Jacques,
aide ta soeur à réparer son vélo. Jacques, va tondre la pelouse avec ton père.
Jacques, c'est quoi, ce 4 en sciences !" - j'étais quoi, j'étais qui ?

Il m'a fallu sortir d'une enfance muette, d'une adolescence incertaine pour
entrer enfin dans le vacarme d'une vie désirée.

Dans un grand élan vers l'infinitude du savoir, nos exploratrices et explorateurs, ayant changé de genre, participent à une fête travestie. Ainsi les femmes, devenues hommes, explorent ce que cette masculinité devient, revêtue des habits de la féminité, et vice versa. Cela peut paraître un peu extrême, comme expérience, mais libère des sensations, des désirs ou des sentiments inusités, comme on peut le voir ci-dessous.

Les fiançailles transgenres

Les fiançailles de Sapho [G.J]

Jean-Baptiste et Louise se sont rencontrés au Carnaval de Dunkerque. Jean-Baptiste est un forcené du carnaval, Louise aussi. Ils ne manquent aucun bal, défilent à toutes les bandes et sont reçus dans toutes les chapelles.

Alors évidemment, personne n'a été surpris quand ils ont décidé de faire leur fiançailles pour les Trois Joyeuses, la grand'messe du carnaval. Quand ils ont choisi le thème..., on était un peu plus dubitatif. Mais après tout, jouer avec son genre... Pourquoi pas ? L'oncle Patrick habillé en femme, la tante Marie-France travestie en corsaire..., c'était du jamais vu. C'était bien une idée de Louise, avec sa manie de partir en guerre contre les conventions.

Moi, j'étais troublée et même vaguement réticente. C'était l'époque où j'allais à la messe tous les dimanches. J'étais moi-même sur le point de me fiancer avec Hubert, un garçon sérieux, comme Grand-père me l'avait bien recommandé. Mais Hubert, lui, a adoré l'idée. C'est lui qui a choisi pour nous des vêtements Louis XV, tellement plus colorés, avec leurs noeuds et leurs dentelles, que c'était plus facile de brouiller les pistes. On s'est déguisé

ensemble, dans ma chambre. On a ri comme des bossus. J'étais habillée en marquis, lui en duchesse. Au dernier moment, j'ai décidé de garder la perruque de femme. Je la trouvais plus jolie, cette pièce montée blanche coiffée d'une caravelle. Hubert a porté la perruque d'homme et le tricorne.

Quand on est arrivé chez l'oncle André, on a fait sensation.

Nous n'aimons pas les fêtes trop guindées dans la famille. Mais ce soir-là, comme tout le monde était déguisé, l'ambiance était beaucoup plus joyeuse. Et puis, le champagne coulait à flots. On a vite chanté à plein bec des chants du carnaval, "délicieusement paillards", comme dirait Maman. J'ai toujours été surprise de voir mes amies les plus coincées, de celles qui s'agenouillent à la messe et qui s'habillent en gris souris, brailler des obscénités avec conviction pour le mardi gras.

Heureusement que Grand'mère n'était pas là, elle aurait crié au péché mortel.

Bientôt on a dansé le rock. Et c'est moi qui ai guidé Hubert.

Sans que j'y prenne garde, tout naturellement, une grande chaleur est montée en moi. Une aisance surprenante. Je n'étais plus moi-même. Hubert ne m'avait jamais paru si beau. Il faut dire que sa robe rose mettait ses traits délicats particulièrement en valeur. Il y a des hommes comme ça. Ils mettent des robes. Ils assument leur féminité. Ça souligne leur virilité. D'ailleurs, j'ai déjà entendu ma mère dire qu'elle adore les travestis au carnaval. Hubert est l'un de ces hommes.

Et puis soudain, mon regard s'est posé sur une créature sculpturale. La seule noire de la soirée ; dread locks, robe de gitane et singlet ; collier de perles et épée de chevalier, poitrine menue et jambes infinies.

Elle était arrivée en retard. Mais déjà on ne voyait qu'elle. Les hommes ne voyaient qu'elle. Je ne voyais qu'elle.

Elle riait avec mon plus jeune frère, Flavien. Manifestement ils étaient amis.

Et je connaissais assez mon frère pour savoir que c'était son genre de femme.

J'ai dit à Hubert que j'avais envie de boire un verre. Un de mes cousins l'a invité à danser un rock.

Je me suis approchée de mon frère et de la beauté. J'ai proposé de leur apporter du champagne. Chacun un verre. Elle a accepté avec un grand sourire. J'étais sur un petit nuage. C'est comme ça qu'on a commencé à parler. Sa conversation était brillante. Au fur et à mesure, je me suis faite de plus en plus louve, et en même temps, j'avais l'impression d'être une toute petite fille. Prédatrice et fragile. Je ne savais pas ce qui m'arrivait. Je n'avais pas les mots pour décrire ce qui m'arrivait. Ces mots qu'on n'apprend pas chez nous. Quand elle m'a demandé si c'était vrai, cette coutume dunkerquoise, celle du baiser... "Tu sais, Marie-Charlotte, on m'a dit qu'on pouvait embrasser qui on voulait. Tu m'embrasserais Marie-Charlotte ?" Là, j'ai compris. Là, j'ai mis un mot, il m'a même sauté à la figure. Et j'ai été surprise qu'il me rende heureuse. Mais tout de même, je suis devenue toute rouge. Envolée la louve. J'ai bafouillé un truc, je ne sais plus quoi, et j'ai couru me réfugier au premier étage, dont je ne suis plus descendue. Soudain, j'étais parfaitement ivre.

Je me suis confessée dans la semaine. Dieu merci, le prêtre avait les idées larges. D'ailleurs, je crois que je l'avais choisi pour ça.

C'est sur son conseil, béni soit-il, que j'ai rompu avec Hubert très vite.

Hubert est beau, il s'est bien vite trouvé une jeune femme qui lui convenait.

Quand à ma belle inconnue, elle n'était que de passage. Nous ne nous sommes plus jamais revues. A peine avons nous échangé quelques mails. Car c'était une séductrice de haut vol qui comptait ne faire qu'une bouchée de moi. Elle avait déjà séduit Flavien. C'aurait été étrange d'ouvrir ma carrière avec une maîtresse de mon frère.

Celle que j'aimerais retrouver, c'est la louve en moi et son pouvoir de séduction. Mais non, elle me fuit. Ce doit être le propre des bêtes sauvages.

Une fête de fiançailles [L.H]

Hélène, ma cousine, nous a annoncé ses fiançailles. Elle a décidé de faire se rencontrer les deux familles, la nôtre et celle de W., lors d'une soirée travestie. C'est une étrange idée, mais pas plus étrange que de se fiancer, alors pourquoi pas ?!

J'ai passé l'après-midi chez Catherine, mon amie de lycée, pour essayer des vêtements. Tant qu'à faire, j'ai choisi la totale, culotte et soutien-gorge compris ! Je passe donc la soirée la poitrine barrée par un instrument de torture qui me gratte dans le dos, et l'entrejambe compressé...

J'ai la sensation d'avoir les jambes nues. Le bas de la robe me frotte l'extérieur des genoux mais rien ne me protège l'intérieur des cuisses, qui d'ailleurs frottent l'une contre l'autre. J'ai un peu froid et je comprends mieux pourquoi les femmes passent leur temps à aller faire pipi... Etre nu tout en étant habillé, rester décent mais sentir les tissus et la peau frotter, chatouiller, frémir. J'observe les autres hommes, ceux qui comme moi ont accepté de jouer le jeu jusqu'au bout. Ont-ils les mêmes sensations ?

J'aperçois mon père dans une robe vert clair. Lui qui est si féru d'histoire, ça ne doit pas le déranger, il pense probablement aux Romains avec leur toge ? Je reconnais avec surprise sa robe, elle est à ma mère ! Je m'approche de lui pour vérifier si, en endossant son vêtement, il a également reçu une partie de sa sagesse. Il a l'air bizarrement très à l'aise, détendu, comme apaisé. Sa conversation porte sur l'ambiance de la soirée, les invités ; il me demande ce que je pense du fiancé d'Hélène, ma cousine, s'ils vont bien ensemble ? Alors qu'il ne m'a jamais demandé mon avis sur mes belles-sœurs, les femmes de ses propres fils !

Un peu plus tard, je croise ma mère et ma sœur qui discutent avec d'autres invités. Elles sont en train d'argumenter sur les qualités des logiciels libres. J'ignorais que ma mère s'y connaissait autant en informatique.

Une bretelle de mon soutien-gorge ne cesse de glisser de mon épaule. En la remontant pour la centième fois, je reste interdit : je suis en train de faire le geste que j'ai si souvent observé chez mon amie Catherine, si sensuel et

ridicule à la fois ! Je suis moi et un autre en même temps, une autre exactement.

J'observe les invités et je remarque que, comme toujours, la plupart des petits groupes qui se sont formés sont constitués presque exclusivement d'hommes ou de femmes. Mais ces hommes en robe ont l'air moins statiques et ces femmes en costume plus posées que d'habitude. Est-ce aussi simple, finalement : suis-je un homme quand je porte un pantalon (et un slip) et quelqu'un d'autre (une femme ?) avec une robe ?

Je vais demander à Catherine de me prêter une chemise de nuit pour vérifier si mes rêves seront différents.

Blur [C.G]

Mon cousin Farid, qui habite au Canada et avec qui j'ai passé des soirées mémorables quand il étudiait à Londres, m'a appelé sur Skype l'autre jour "Martin, mec, je me marie l'année prochaine à Berlin avec Soso, comme tu sais", je le savais "mais la semaine prochaine, on annonce nos fiançailles en grande pompe à Paris". J'ai trouvé plutôt ça ringard et un peu péteux de faire deux grosses fêtes juste pour dire qu'on se marie, mais pourquoi pas, l'open bar, ça ne me dérange pas, au contraire. Il m'a dit "par contre, il y a un thème pour la soirée, tu ne peux pas venir en costard normal" de toute manière j'en ai pas, de costard, il croit quoi lui. "C'est soirée déguisée séries télé ou super héros ?" j'ai demandé en espérant "Non". Il me dit "c'est : je est un autre et tous les autres aussi". J'ai d'abord cru à une partouze, mais non, il m'explique en long en large et en travers que Soso, qui fait une thèse sur le genre, voudrait que les gens s'amuse à sortir un peu de leur attirail vestimentaire classique mariage-bobo-fleuri-printemps-robles-longues-costume. J'ai mis un peu de temps à comprendre qu'il fallait que je m'habille en fille. Ou en tout cas, pas en homme, a-t-il corrigé. Pas de problème, je suis à l'aise avec ma masculinité moi, c'est pas une jupe qui va changer ça.

Je n'ai pas su faire trop dans la subtilité. Je m'étais déjà habillé en femme, bien sûr, pour faire des sketches quand j'étais animateur, ou dans ma phase glam rock, sur scène. Mais pas vraiment pour faire classe à une fête.

J'ai voulu essayer des robes à H&M mais tout est hyper inconfortable, et quand tes jambes sont moches et poilues... Trop chaud pour des collants. Du coup, je me suis rasé les jambes, mais comme un con je l'ai fait trop tôt et j'ai dû le refaire trois fois avant la fête pour que ça soit net. Quelle galère. La robe que j'ai prise, elle était assez courte et simple, rose pâle avec quelques froufrous. Les chaussures ça m'a vraiment fait chier, il n'y avait jamais ma taille et les talons, impossible. Du coup, j'ai pris des ballerines taille 44, roses aussi, dans une boutique spéciale. Mes cheveux, je les ai juste lavés, déjà pas mal. J'ai mis du gloss et un peu de mascara, directement dans une boutique de maquillage où il y avait plein de monde. Dans le métro, on m'a regardé bizarrement, mais pas tant que ça. Je ne sais pas si je passais pour une fille, mais c'était lourd.

Je suis arrivé à l'appart de la tante de Soso, chez qui il y avait la soirée. Déjà, la personne qui m'a ouvert avait les cheveux longs, pas de maquillage à part des grands grands cils (probablement faux), un jean et un soutien-gorge vide. J'ai pas bien compris, mais Camille (c'était son nom, révélé par une poignée de main viril) m'a emmené dans le salon. Les fiancés dansaient un genre de valse au milieu de la pièce. Soso en chemise blanche ajustée, pantalon baggy et talons aiguilles, et Farid maquillé comme une miss univers en Djellaba. La foule était curieuse, plus ou moins à l'aise. Quelques filles s'étaient dessinés des fausses moustaches, d'autres avaient des barbes et restaient entre elles dans un coin. Je ne connaissais personne. Les garçons qui étaient habillés en filles dansaient au milieu en poussant des cris. Un instant, je n'ai pas su où j'allais me mettre. J'ai pris une bière. J'ai regardé un peu les filles - enfin les garçons. Certains avaient déjà enlevé leurs talons hauts. Ils m'ont fait de la peine. Les garçons - enfin, les filles - avaient l'air de bonne humeur, déjà bien alcoolisés. Je suis resté sur ma chaise.

Arc-en-ciel [J.M]

Au début, cela m'a paru normal. Enfin, plus ou moins.

On m'avait dit : "Ce sera comme un brûlage de culotte, tu connais, sauf que ce sera mixte. Filles et garçons mélangés. Nous, on n'est pas pour le communautarisme sexuel !"

C'était une semaine avant le mariage de ma soeur avec son petit ami.

Il y avait donc leurs copains et copines, et puis ils avaient l'un et l'autre invité quelqu'un de leur famille, d'un sexe différent. Moi, en l'occurrence, du côté de ma soeur. Et son copain, il avait invité sa mère.

Déjà ça, ça m'a pas semblé très équilibré. Moi, le frère de 25 ans. Elle, la mère de 50 balais. Comme si on était sensé faire couple !

La soirée se passait dans un lieu appelé "Arc-en-ciel". Joli !

Après, j'ai cru comprendre pourquoi ce nom. Sans doute à cause du fondu enchaîné des couleurs et de l'impression indéfinie qui en ressort. C'était là, en fait, l'ambiance voulue par les organisateurs.

Après, j'ai eu un peu de mal. Pour être coloré, ça l'était !

Ma soeur, Elodie, s'était travestie en mec, teint blafard, moustache noire à la Charlot et fausse barbe naissante. Ses yeux étaient maquillés à la façon d'un clown blanc, ce qui ne l'empêchait pas d'adopter un regard viril et bien direct.

Patrick, de son côté, arborait des lèvres carmin, des yeux charbonneux et langoureux. Le tout assorti d'une perruque blonde, d'une robe d'un rouge éclatant, de bas résille. Très aguichant !

Leur bande d'amis et amies s'étaient mis au diapason : mélange de queens et de kings draguant à qui mieux mieux.

Pas vraiment au courant du code dress et de ses implications, la mère et moi

nous nous sommes regardés, un peu mal à l'aise. Les anormaux, c'étaient nous, devenus des étrangers dans une foule d'inconnus. Comment savoir qui était qui ?

Contaminé par cette bizarrerie, je me suis surpris à adopter à mon tour une attitude féminine. Sourire caressant, regard enjôleur, tout en retenue. Vraiment pas mon genre ordinaire.

A son tour, elle s'est mise à jouer la séduction masculine, me souriant d'un air enjôleur, allant jusqu'à m'effleurer le visage de gestes tendres et doux.

L'échange était là, jouissif, dans le plaisir et la découverte de sensations inattendues.

Hors normes [B.R]

Ce n'est plus tous les jours que le facteur - factrice en l'occurrence - dépose dans ma boîte du courrier.

Quand je découvre l'enveloppe carrée - carrée donc hors normes, donc affranchissement fois deux -, quand je découvre l'enveloppe orange avec écriture totalement inconnue - normal, je n'ai jamais entendu parler d'études de graphologie pour Arial, Calibri ou autre New Roman -, j'ai envie d'utiliser l'ouvre-lettres en forme de couteau arménien hérité de mon grand-père.

S'y trouve une invitation à la fête de fiançailles d'Emmanuel, mon cousin du même âge.

Jusqu'à l'adolescence, nous étions appariés pour tout lors des fêtes de famille : même cadeau à Noël, même cravate, même rond de serviette, même date du premier fond de vin. Et puis plus rien, du jour au lendemain quand il a appris que je l'avais trompé avec Valentine, la première fille dont j'ai eu le prénom - mais pas seulement - au bout de la langue - mais pas seulement.

En guise de code vestimentaire, l'invitation propose un patchwork des genres. Cette incitation à brouiller en apparence les cartes du grand jeu de la nature chahute mes souvenirs d'enfance.

Je pensais bien connaître Emmanuel, sa réserve, son attachement aux habitudes liées aux convenances, sa réticence à l'exploration, son avarice en paroles et gestes. Je dois bien me rendre à l'évidence : il est devenu pour moi un étranger.

Le prénom de sa fiancée, Dominique, ne m'en dit pas plus long. Sa fiancée ou son fiancé ? Rien dans l'invitation ne donne d'indice, absence de photos, adjectifs au masculin pluriel.

Je pense bien contacter mon frère pour avancer dans mon questionnement mais me ravise rapidement. Quelle importance d'en savoir plus ? Quel besoin de savoir si les autres savent et ce qu'ils en pensent à tous les étages de la famille ? Ce qu'ils pensent de quoi, d'abord, du ou de la Dominique, de l'invitation hors normes, du code vestimentaire ou de la notion même des fiançailles, qui appartient pour moi à un passé révolu ?

Je tente alors de me mettre à la place de mon cousin. Imaginons que j'aime un ou une autre au point - ce n'est pas le cas actuellement, autant le préciser - de souhaiter ardemment organiser une fête pour célébrer notre bonheur, en y invitant en particulier Emmanuel lui-même que je n'ai pas revu depuis plus de 10 ans. Je ne sais plus rien de lui, que peut-il savoir encore de moi ? Et d'ailleurs que sais-je moi de moi ? Qui suis-je ? Qui sont les personnes que j'aime, avec qui j'ai envie de voyager, de faire la fête, de créer des ponts, de passer des murs, de colorer l'horizon ?

Pour la fête, je me déguiserai en moi, et personne peut-être ne me reconnaîtra.

Troisième carnet : enquête sur les corrélations entre genre et sexualité

Institut de sociologie Sainte-Barbe

Depuis son apparition, notre honorable institut soutient l'alternance genrée.

Régulièrement, nos observatrices-teurs se rendent sur le terrain pour des études qui confortent la théorie selon laquelle les hommes et les femmes n'abordent pas la sexualité de la même manière et n'en attendent pas la même chose. Ce travail souligne l'intérêt pour chaque être humain d'enrichir sa vie en alternant les genres.

L'enquête particulière dont vous trouverez les résultats ci-dessous cherchait à établir d'éventuelles corrélations entre la thèse défendue par l'Institut Sainte-Barbe et l'appartenance sociale.

La sexualité des néo-ruraux et des agriculteurs [G.J]

Observateur :

Sujets :

Philippe A., 35 ans

1,85m

72 kg

Belge

ingénieur, travaille depuis 10 ans dans la construction comme directeur de chaîne de production

Anne S., 36 ans

1,73 m

57 kg

Belgo-française

femme au foyer depuis 2 ans (élection comme échevine à la commune. Culture, troisième âge et santé)

Par choix, le couple est sans enfants.

Lieu :

Hameau de V., sud de la Province de Namur

Jour un : dimanche

La maison des sujets est située dans un hameau de 12 habitations.

Je suis accueilli à 17h00 par le couple.

Tenue du mari : blue jean, docksides, chemise blanche, pull-over pourpre.

Tenue de l'épouse : robe à fleurs estivales noire, chaussures orange vif, chemisier beige.

Premier entretien : en couple depuis 14 ans. Coït fréquent. Les semaines sans sexe sont rares. Elle me dit aimer "surprendre son époux et pimenter la relation".

Lui assure désirer sa femme mais avoir parfois du mal à tenir le rythme.

Je marque ma surprise. "Vous voulez dire que c'est vous, Anne, qui êtes la plus demandeuse ?

- Oui.

- C'est très rare."

Elle en semble très fière. Lui aussi.

Un bref rappel des règles de cohabitation, avec lesquelles ils sont bien d'accord.

Je propose d'en rester là pour ce premier jour, car je souhaite observer avant de questionner.

Philippe se couche à 20h30.

Anne se couche à 24h00. En attendant, elle écrit, fait du rangement, lit.

Jour deux.

Philippe se lève à 4h30.

Anne se lève à 10h00.

Un entretien avec elle est prévu à 15h00.

Il n'y a pas eu de coït depuis mon arrivée.

Elle me dit soudain avec beaucoup d'assurance qu'elle s'est caressée le matin.

Je pose les quelques questions habituelles.

- elle n'a pas utilisé d'outil,

- elle est allée jusqu'à l'orgasme,

- elle n'a pas pensé qu'à son mari.

A 17h30, elle commence à préparer le repas :

- côtelettes de porc à l'estragon, anis étoilé, miel

- côtes de bettes à la crème fraîche

- carottes au gingembre

- purée de pomme de terre fourchette

Les produits sont biologiques ou locaux.

Elle goûte ses plats et me fait goûter, me demande mon avis.

Elle se sert un verre de vin rouge en préparant le repas.

Au retour de son compagnon, elle l'accueille avec effusion : bref baiser sur la bouche (lèvres/1s), embrassade de 12s. Second baiser (langue.16s).

Hésitation manifeste du couple. Tous deux me lancent un regard de côté.

Bien que Philippe soit fatigué, je note une érection d'une taille supérieure à la moyenne.

Il leur est difficile de se séparer. Elle se lance dans une discussion animée, lui décrit le repas, l'invite à goûter. Il suggère quelques améliorations, insiste pour préparer un dessert.

Elle lui propose à boire : bière, vin rouge, vin blanc et vin de groseille.

Il décide de boire une bière, demande s'il y a du fromage et en prépare un assez large plateau.

Ce n'est qu'une fois que tout est prêt qu'il raconte sa journée.

Elle est très attentive, questionne, conseille, console, admire.

Il lui demande ce qu'elle a fait. Elle décrit sa journée à la maison avec beaucoup d'exactitude.

L'échange dure tout le repas. Elle expose l'emploi du temps commun au couple pour les trois prochains mois, rappelle des invitations, insiste pour aller voir l'un ou l'autre évènement culturel. Un seul désaccord se fait jour au sujet d'une visite à Paris chez un ami du couple. Elle argumente beaucoup, d'une voix rapide. Lui avance peu d'arguments mais les expose calmement. Elle semble un peu déstabilisée, insiste. Il suggère de remettre à plus tard la décision. Elle insiste à nouveau. Il lui demande de se renseigner sur les concerts de rock qui auront lieu le week-end de l'invitation.

Ils débarrassent la table ensemble.

Lui s'isole un quart d'heure dans le jardin pour fumer. Elle monte dans sa chambre.

Lorsqu'il rentre, il va directement à la salle de bain.

Je m'isole dans ma chambre pour rédiger. J'entends alors Anne sortir discrètement de sa chambre et rejoindre son compagnon à la salle de bains.

Je m'approche de la porte de la salle de bains sans bruit pour écouter ce qui se passe, selon les termes de notre accord.

Elle : je n'en peux plus.

Lui : hm hm.

Elle : aide-moi à retirer mon soutif.

Lui : avec plaisir.

Bruits de baisers, bruits mouillés de succion.

Elle gémit, il grogne.

La douche commence à couler et pendant dix minutes quarante, je n'arrive

plus à entendre distinctement. Ils se parlent de temps en temps.

Elle pousse un cri étouffé. Lui aussi.

La douche s'arrête.

Lui : tourne toi.

Elle gémit, pousse un second cri.

La douche coule à nouveau.

Après 5mn et 32 s, second cri étouffé d'Anne.

Je les entends parler et rire.

La douche se termine deux minutes et 16 secondes plus tard.

Bruits de baisers furtifs pendant 16s.

Lui : je vais la chercher.

Il sort nu de la salle de bain, me voit, semble surpris, se ressaisit, me fait un clin d'oeil. Il va dans sa chambre et revient avec la chemise de nuit de sa compagne.

Pendant ce temps-là, elle reste dans la salle de bain. À un moment elle passe nue devant la porte et m'adresse un sourire plein d'assurance.

Je m'arrête d'écrire mon rapport. Durant les observations à la clinique, je n'ai jamais ressenti de difficulté à prendre le rôle d'observateur. Ici, peut-être parce que je suis chez le couple suivi, je me sens troublé. Cette intimité aiguise mes sens. Je ne suis plus observateur, mais voyeur. La suite de l'expérience pourrait être faussée. À ce stade, je devrais avertir mes collègues. Je ne suis pas certain que je le ferai.

La sexualité des cadres supérieurs [C.G]

Observatrice :

25/04 : premier contact.

M. arrive à l'appartement à 17h. Elle garde sa veste et ses chaussures pendant qu'elle écrit quelque chose sur son téléphone. Elle transpire et semble s'énerver.

A 17h10, elle jette son téléphone sur le canapé blanc (canapé lit convertible, BEDDINGE LÖVÅS, 199 euros, Ikea). Le téléphone n'est pas visible car il a glissé dans le pli du plaid violet (Polarvide, 3.5 euros). Elle retire sa veste et la laisse tomber à terre. Pour tirer sur ses bottines en cuir usé (marque illisible, probablement chinoises), elle s'assoit sur la table basse rouge (LACK, 9.99) et manque de la renverser (regard mauvais jeté vers moi, le chercheur). M. se dirige ensuite vers la kitchenette et appuie sur le bouton de démarrage de la bouilloire électrique (Tefal, modèle datant d'avant 2012). Elle sort deux tasses grises (Fargrik, 65 centimes pièces) du placard au dessus de l'évier. (Note importante : le placard contient peu de vaisselle). Elle dépose dans chacune des tasses un sachet de thé donc l'étiquette informe simplement "BIO". M. soupire beaucoup pendant que le thé infuse. M'informant que le thé est trop chaud, elle s'enferme dans la salle de bain (petite, mal éclairée) et en ressort 15 minutes plus tard remaquillée (principalement les yeux) et globalement de meilleure composition. Elle a changé de tenue : le jean, les chaussettes, la blouse florale ont disparu au profit d'une robe en coton bleu marine (Petit Bateau). Elle reste pieds nus.

17h40. J. ouvre la porte. M. se lève brusquement et le couple se salue en s'embrassant longuement, sans se parler. Les mains de J. se placent sur les fesses de M. Quelques minutes plus tard, les bouches se séparent. J. retire son trench beige et l'accroche derrière la porte (portemanteau Hemnes, 29.99). Il soupire en regardant la canapé défait, et lisse son pantalon (Zara Homme, 49.99 euros)

J. délasse ses chaussures (vintage, italiennes, bien entretenues), M. raconte sa journée (directrice d'un supermarché), elle a déjeuné avec sa copine d'école de commerce, Carole 35 ans, aujourd'hui chef de projet en biopharma, elle a affiné la liste des personnes à licencier en 2017 et dit qu'elle en sera bientôt satisfaite. Elle se vante (sur un ton humoristique ? à creuser) de s'être faite draguer par le DRH. J. rit. M. pose des questions qui comprennent (liste non-exhaustive) "Et toi au bureau, comment ça va ?" "Jean Pierre est toujours sur ton dos ?" "Et la grosse Chantal, qu'est-ce qu'elle a fait de drôle aujourd'hui ?" (Il est assistant administratif pour un cabinet de recouvrement).

J. défait les premiers boutons de sa chemise (Ben Sherman, vers 69, petits pois noirs sur fond blanc cassé). Sans répondre aux questions, il l'embrasse à pleine bouche. Elle s'éloigne pour commenter de nouveau sur la grosse Chantal. J. caresse les jambes de M. avec de plus en plus d'amplitude (mouvement caractéristique de l'homme qui souhaite remonter entièrement la robe de sa partenaire). M. se laisse aller avec un plaisir évident. Le rituel de câlinage dure environ 4 minutes. D'un même mouvement (existe-il une certaine télépathie dans les couples ?), ils se lèvent pour déplier le canapé. S'en suit un coït classique : missionnaire 3 minutes, amazone 3 minutes également, levrette 1 minute 30. Le visage de M. est obstrué pendant la dernière partie et une observation scientifiquement recevable est impossible. Les résultats semblent cependant être les suivants : orgasme masculin, oui ; orgasme féminin : non confirmé.

M. reprend la conversation où elle l'avait laissée tandis que J. entre dans la salle de bain. M., du canapé-convertible, lui pose les questions ci-dessous :

"Comment va ton fils ?"

Réponse non-perceptible.

"C'était son anniversaire, non ? 11 ans, c'est ça ?"

Réponse non-perceptible.

J. sort de la salle de bain, reprend son pantalon - il l'avait plié et posé sur la chaise (ADDE 9.99 euros). J. regarde son téléphone, posé sur la table

(LINNMON, 59.99 euros).

M. pose la question suivante : "Quelle heure il est ?"

Réponse de J. : "L'heure que je parte."

M. soupire bruyamment et énonce la phrase suivante en détachant bien chaque syllabes, intonation caricaturale de bienveillance :

"J'espère qu'elle t'a préparé un bon dîner, ta femme."

J., qui a remis sa chemise, prend son trench-coat derrière la porte. Il s'approche de M. les lèvres avancées (mimique caractéristique de celui qui veut embrasser sa partenaire) mais M. tourne la tête.

J. part en claquant la porte.

M. se lève, va dans la salle de bain, ferme la porte (son du verrou perceptible) et lance (à l'intention du chercheur, moi-même) :

À demain !

Etude sociologique "Genres et sexualité"[L.H]

Fiches d'observation du couple E. et F. G.

Sujets :

E. G., 53 ans

1,77 m

80 kilos

Belgo-italien

chef de projet dans une entreprise internationale

F. G., 55 ans

1,69 m

65 kilos

Belge

coach en entreprise, statut d'indépendant

Lieu : logement du couple, Etterbeek, Bruxelles (Belgique)

Lundi 1er mars

Première rencontre avec E. et F., le couple témoin.

La cinquantaine, se connaissent depuis 30 ans.

Lieu de rencontre : des réunions politiques à l'université.

Conception du couple : traditionnel, marié. Plutôt rigide : fidélité affirmée et jalousie affichée.

À noter : E. et F. s'interrogent depuis quelques mois sur l'intérêt de poursuivre leur relation de couple. Ils envisagent cette étude comme "une possibilité de mettre les choses à plat" (dixit E.).

Leur sexualité est active, "satisfaisante mais sans surprise" (F.), "encore créative" (E.). L'initiative est généralement prise par F., depuis toujours.

Lieu de rendez-vous des séances : la cuisine de leur logement, ils profitent d'ailleurs pour cuisiner ensemble le repas que nous partageons, pendant que

je les observe, les interroge et prends des notes.

Note personnelle : ce choix d'activité apporte un semblant de normalité à nos rencontres : je suis invitée, pas observatrice.

En cuisine, ils se répartissent toujours les tâches de la même façon : E. coupe les légumes, la viande, vide les poissons, etc. F. cuit, assaisonne, prépare les sauces.

Menu du jour : aubergines en gratin. E. tranche les légumes d'un geste affirmé, F. les couvre d'une sauce à la tomate et les saupoudre de fromage.

Lundi 8 mars

Deuxième rencontre

La semaine dernière, nous avons prévu qu'ils me présenteraient aujourd'hui leur passé amoureux et sexuel, qui a précédé leur couple.

D'un commun accord, nous nous concentrons sur E., qui sera absent la semaine prochaine (déplacement professionnel). C'est l'occasion pour lui de raconter qu'il occupe un poste à responsabilités dans une importante entreprise. Il a de longues journées de travail et est souvent en déplacement. Il tient à préciser qu'il n'en profite jamais pour être infidèle, cela fait partie des engagements pris dès le début de la relation.

Sa vie amoureuse de jeune homme a été peu développée, ses études étaient prenantes et il consacrait la majeure partie de son temps libre à la militance politique (où E. et lui se sont rencontrés). Il a eu quelques relations de courtes durées, "tout à fait satisfaisantes" (F.).

Menu du jour : aïoli, morue pochée avec assortiment de légumes. Chacun se sert ; je note discrètement le contenu des assiettes : E., morue et légumes-racines (carottes, pommes de terre) ; F., principalement des légumes verts et du chou-fleur.

Lundi 15 mars

Troisième rencontre

E. est absent (déplacement professionnel), je suis donc seule avec F..

Récit de sa vie amoureuse avant la rencontre avec E. : assez variée, des partenaires des deux sexes. Une rencontre marquante : une enseignante de l'université, relation intense de quelques mois avant le retour de l'enseignante en Inde, sa patrie. Sexualité intense avec cette femme.

Rencontre avec E. quelques semaines après. C'est F. qui a pris l'initiative de transformer leur relation de camarades en amants.

Cette semaine, E. et F. ont eu peu de rapports sexuels. E. était peu disponible, très préoccupé par son déplacement professionnel.

Menu du jour : curry de mouton. Alors que les repas précédents étaient principalement végétariens, celui-ci est essentiellement carné.

Lundi 29 mars

Cinquième rencontre

E. et F. m'accueillent avec impatience. Tout le long de la séance, climat tendu, électrique. Je leur demande de m'en expliquer la raison mais tous deux nient la situation et prétendent que tout va bien, "comme d'habitude" (F.).

Ils ont préparé la fiche que nous avons élaborée ensemble la séance précédente, à propos de leurs attentes individuelles dans le cadre de leurs rapports sexuels (annexe 4). Je leur demande de la lire à tour de rôle mais ils se coupent sans cesse la parole. Ils ne sont pas d'accord sur la fréquence de leurs rapports, sur l'éventuelle utilisation d'accessoires, sur les orgasmes atteints ou non, sur les moyens d'y parvenir, sur l'importance du sexe dans

leur relation... A croire qu'ils ne partagent pas d'activités sexuelles !

Menu du jour : ratatouille. E. a coupé les légumes pendant que F. tentait de me lire sa fiche, interrompue par E.. Puis F. les a laissés accrocher dans la poêle, trop occupée à contester le contenu de la fiche de E..

Lundi 12 avril

Septième rencontre

Nous abordons la question des revenus du couple. F. est indépendante et "gagne correctement" sa vie (F.) mais elle profite surtout de ce statut pour bénéficier de périodes d'inactivité professionnelle. Le salaire de E., plus conséquent, leur "offre cette vie confortable" (E., qui accompagne son propos d'un geste ample qui englobe les fauteuils où nous sommes assis, la porcelaine sur la table pour le futur repas et le jardin derrière les vitres). Cela a-t-il des conséquences sur leur vie intime ? F. reconnaît que dans les périodes ternes que leur couple a traversées, la perspective de changer de train de vie s'ils se séparaient, l'a fait réfléchir. Mais elle assure que cela n'influence en rien son désir sexuel envers E. !

E. a toujours vécu dans le confort, il n'imagine pas sa vie autrement et considère que cela ne change rien à sa vie sexuelle.

Menu du jour : repas asiatique livré à domicile. Ils m'expliquent qu'ils n'ont absolument pas eu le temps aujourd'hui de faire les courses pour préparer le repas.

Lundi 26 avril

Neuvième rencontre

La séance a été écourtée par deux événements, le premier, prévu, est le départ

prématuré de E., qui doit participer à une réunion de travail "de la plus haute importance". (E.)

La discussion porte sur la place de chacun dans la famille et si le fait d'être devenu parent a influencé leur sexualité.

E. considère que sa position de père l'a aidé à mûrir et à assumer ses responsabilités sociales. Bien sûr, les premières années, le rythme des rapports a ralenti, mais depuis l'adolescence des enfants, c'est à nouveau plus intensif.

Le fait d'être père (protecteur, solide, débrouillard, représentant de l'interdit social, etc.) ou mère (protectrice, présente, tendre, chaleureuse, etc.) a-t-il modifié leur relation d'adultes et leur sexualité ? Pour E., la paternité n'a pas changé son caractère et donc pas non plus sa sexualité.

Départ de E.

Alors que nous restons seules, F. me raconte des événements familiaux où sa position de mère a été déterminante et à l'occasion desquels elle a pu développer sa sensibilité et sa tendresse. Qu'elle a ensuite vécues dans sa sexualité. Pour illustrer ses propos, elle me montre des photos familiales où l'on reconnaît E. et F. plus jeunes, avec de petits enfants dans les bras ou à la main. Assises sur le canapé, nous partageons un instant de complicité féminine quand F. se penche vers moi et m'embrasse. Ma pensée d'observatrice émet des réserves mais mes lèvres, suivies par l'ensemble de mon corps, participent à l'échange avec intérêt, plaisir et grande satisfaction. Ce deuxième événement clôt la séance.

Menu du jour : le repas n'a pas eu lieu, faute de temps.

Lundi 10 mai

Onzième et dernière rencontre

E. et F. m'accueillent avec un air très satisfait. Je suis intriguée car, depuis deux semaines, F. et moi nous rencontrons régulièrement, hors séances d'observation, quand E. est pris par ses engagements professionnels. Ce sont des échanges chaleureux et intimes durant lesquels notre relation a évolué, prenant une direction plutôt engagée. E. n'a pas été informé de ces rencontres, qui ne le concernent pas.

Pour la première fois depuis le début de cette étude, E. me propose une boisson alcoolisée, "un apéro pour fêter la fin de la période d'observation" (E.). Nous trinquons et échangeons des banalités sur l'intérêt de la sociologie, le sérieux de ses enquêteurs, "les hommes et les femmes victimes de la curiosité scientifique" (E.).

Nous dressons ensemble un bilan sommaire des informations récoltées, je les compare à celles relevées par mes collègues, E. et F. se montrent intéressés d'apprendre si leur "couple a un fonctionnement normal" (F.). Je dois leur expliquer qu'il ne s'agit pas de normer les rapports sexuels, mais d'étudier des pratiques constatées.

E. et F. se montrent très proches, ils se touchent l'épaule ou la main en parlant, s'écoutent patiemment, se sourient. C'est finalement avec très peu de surprise qu'en fin de séance j'apprends que leurs difficultés de couple semblent disparues, qu'ils forment à nouveau un couple uni et que leurs multiples interrogations n'ont plus lieu d'être. F. remarque que cette étude leur "a permis de se retrouver". Je souris.

Nous concluons la séance assez tôt et je rentre déposer mes fiches au laboratoire. Comme convenu par notre protocole d'étude, je ne reverrai plus E. et F..

Menu du jour : apéro dînatoire.

La rencontre [J.M]

Échantillon :

Lui : la quarantaine, ex-cadre d'une grande banque, au chômage depuis 12 mois. Prénom : Nicolas.

Elle : bientôt la cinquantaine, permanente syndicale dans cette même banque. Prénom : Anita.

Il est Français d'origine, installé à Bruxelles depuis 5 ans. Elle est Belge, originaire de Flandres.

Au moment de l'enquête, ils sont en couple depuis un peu plus d'un an.

Comment se sont-ils connus ?

Nicolas était l'objet de la part de sa hiérarchie de ce qu'il nommait un harcèlement moral. Soucieux de se défendre, il se rend au bureau syndical.

Anita, de permanence ce jour-là, le reçoit et leur entretien dure l'après-midi entière.

"Racontez-moi", lui a-t-elle demandé, avec une empathie visiblement sincère.

Elle n'avait pas l'habitude de recevoir des cadres dans son bureau. Dans la boîte, c'était plutôt mal vu que les cadres fréquentent les délégués du personnel.

Autant les ouvriers et les employés "ordinaires" y défilaient à longueur de journée, autant la distance avec la hiérarchie était grande.

Ce cadre-ci, ma foi, en plus de la prestance généralement inhérente à cette catégorie, avait un je ne sais quoi dans le regard, le sourire. Quelque chose,

oui, d'émouvant, de tendre, de touchant. Plutôt rare chez ces individus. C'est ainsi, en tout cas, qu'Anita le perçut.

Sa fibre maternelle, peut-être ? Une fibre qui, à 45 ans passé, n'avait hélas pas trouvé d'exutoire.

Au fil de leur conversation et du récit dramatique des vexations et tortures morales subies par Nicolas de la part de sa hiérarchie, elle se sentit de plus en plus émue, tout en s'efforçant de n'en rien laisser paraître. Mais à l'intérieur d'elle-même, c'était comme si des ailes gigantesques s'étaient déployées sous lesquelles elle aurait voulu qu'il se réfugie.

Une sorte d'injonction mentale lui vint, bien au-delà du souci habituel qu'elle manifestait à l'égard de ses affiliés. Cette injonction lui disait : "Cet homme, Anita, il a besoin d'être secouru, pris en charge, consolé. Tu sens en lui une telle détresse, il te faut y répondre." Sans doute Nicolas, à ce moment, a dû ressentir un écho à son récit victimaire. Des larmes lui vinrent aux yeux qui accentuèrent le sentiment de profonde compassion de la déléguée syndicale à son égard.

Ce qui se passait alors entre ces deux-là ne ressemblaient à rien de connu, tout au moins dans l'univers guindé et plein de retenue de l'entreprise. L'atmosphère feutrée, les bavardages insipides, le décor artificiel, les sonneries des téléphones, le bruit des claviers..., plus rien de ce décor familial et artificiel n'existait. Il n'y avait plus qu'eux, leurs regards échangés, les larmes de l'un et le sourire plein de tendresse de l'autre.

Une table de bureau les séparait et cependant, Nicolas et Anita se sentaient dans une proximité charnelle : habités d'un courant électrique, comme si leurs deux corps s'étaient électrocutés, comme si leurs peaux s'étaient attendues et répondues, frémissantes, brûlantes, fiévreuses.

Combien de temps dura cette situation ? Cette attraction fatale fut interrompue par la sonnerie marquant la fin de la journée de travail. Les uns après les autres, les employés quittèrent leur bureau. Les lumières s'éteignirent, un silence opaque tomba dans le local du syndicat.

Nicolas et Anita se retrouvèrent seuls.

Très naturellement, elle se rapprocha de lui, lui prit d'abord la main qu'elle caressa tendrement et s'appuya légèrement contre lui. Il glissa sa tête vers sa poitrine et, à la manière d'un petit enfant, la posa contre ses seins. A ce contact, une émotion intense submergea Anita, comme la réminiscence fictive du bébé qu'elle n'avait ni porté, ni nourri.

Quelques heures plus tard, sans s'être dit un mot, ils quittèrent ensemble les lieux, main dans la main. Sans dire un mot, ils prirent la même direction, celle de la maison d'Anita. Sans dire un mot, ils passèrent la nuit ensemble, dans le lit d'Anita devenu depuis lors le berceau de Nicolas.

Quatrième carnet : le bourdisme ou l'erreur solidaire

Le Bourdland, pays injustement méconnu, dispose d'une ressource inépuisable : le bourdisme. Philosophie fondée par Christophème Bourde, le bourdisme prône l'erreur solidaire comme base d'une pédagogie sociale éclairée. Ainsi que l'écrivait ce grand homme de science : "L'erreur solidaire est un outil de soudure sociale dont on mesurera l'impact dans les siècles à venir. L'accès à la connaissance qu'elle génère procède d'une inintelligence collective, ce qui garantit sa pérennité au système."

Nos explorateur-trices ont scanné des milliers de journaux intimes afin de mettre au jour les témoignages les plus éclairants.

Asymétrie [B.R]

En enquête sociologique comme en amour, ou comme chez l'épicier du coin, chez le médecin ou à l'école, les premiers pas sont indéfectiblement chargés d'éléments déterminants pour la suite de l'aventure.

Elle parle. Il se tait et je ne peux dire s'il écoute et ce qu'il entend. Elle élève légèrement le menton et la voix. Il abaisse un rien les paupières et se ramasse imperceptiblement dans le fauteuil en rotin de leur salon dépareillé. Leurs deux signatures gisent dans le coin inférieur droit du contrat, une écriture ronde, ample, affirmée à côté d'un paraphe sec et discret. Cent vingt jours,

c'est le temps qui m'est imparti pour tordre le cou - ou pas - à la prévisibilité du fonctionnement d'un couple qui apparaît d'emblée asymétrique.

Debout devant le fourneau, un tablier de brasseur ajusté à sa taille moyenne, il contemple des poireaux dans une noix de beurre fondu à petite flamme. Il hume, savoure déjà, entend malgré le ronron de la hotte toutes les promesses de ces morceaux vert tendre de légumes coupés avec amour. Elle ouvre la porte de la cuisine, dépose sur le buffet son chapeau assorti à un tailleur seyant et son PC de travail, et se tient debout juste derrière lui sans encore le toucher. Deux langues se lèchent les babines. Les corps sont immobiles, les poireaux transsudent et la hotte ronronne. Elle avance la tête pour se pencher par-dessus son épaule sur la merveille culinaire en devenir au moment précis où lui se tourne vers elle de l'autre côté. Éclat de rire. Échange de regards clairs. Connivence. La soirée au théâtre a été annulée et c'est tant mieux.

Debout devant le fourneau, le tablier de brasseur ajusté à sa taille, elle écrase machinalement les pommes de terre et le céleri rave qui seront servis au repas du soir accompagnés d'une escalope de lentilles vertes du Puy. Il ouvre la porte de la cuisine, renifle bruyamment, dépose sur le buffet son chapeau mouillé et son PC de travail, et se tient debout, juste derrière elle. Il parle. Elle se tait et je ne peux dire s'il écoute et ce qu'il entend. Il élève légèrement le menton et fortement la voix. Ce qu'il lui reproche n'est pas très clair, mais manifestement très grave. Provisoirement très grave ? Episodiquement très grave ? Elle écrase et écrase et écrase les pommes de terre et les céleris raves. Il ne se penche pas par-dessus son épaule, elle ne se retourne pas vers lui, leurs regards n'ont pas besoin de se croiser pour deviner qu'ils sont sombres tous les deux comme une nuit sans lune.

En enquête sociologique comme en amour, ou comme chez l'épicier du coin, chez le médecin ou à l'école, les premiers pas sont loin de tout dire de la suite de l'aventure. Si cent vingt jours peuvent s'avérer tellement surprenants, que dire alors de trois, cinq, dix ou plusieurs fois dix ans ?

ON APPREND DE SES ERREURS [L.H]

sentence imprimée sur la couverture de tous les journaux intimes

Journal de Bour

J'ai reçu ce matin un courrier papier, apporté par le chien des voisins, qui m'annonçait ma nouvelle affectation. Dans deux ou trois jours, je dois quitter la ferme pour partir étudier le solfège à XX, un bourg situé à cinquante kilomètres.

La récolte des cerises n'a pas encore commencé ! J'aurais aimé voir de mes yeux si notre système d'arrosage est performant ou non et si les fruits auront mûri ou pourri. C'était notre troisième essai, après les deux premiers échecs pour lesquels la cheffe nous a félicitées. La première fois, Pob avait installé des tuyaux trop courts, probablement parce que sa petite taille ne lui avait pas permis de porter assez de tuyau jusqu'au champ. Nous aurions pu demander à Ram, qui est beaucoup plus grande et forte, mais ça aurait été tricher pour nous assurer une réussite trop vite. Nous avons mis une saison de plus pour trouver la solution, en attendant, une partie du verger est morte de sécheresse. Nous avons été obligées de restreindre notre consommation de cerises, nous en avons été très fières !

Bref, je dois bientôt partir pour XX et cela me chagrine. Je vais quitter mes amies, la petite Pob et la vieille Mic, avec qui j'ai passé de bons moments. Nous étions complémentaires, à nous trois nous cumulions tellement de handicaps que nous avons presque une garantie sur l'échec de la plupart de nos projets. J'espère que mes prochaines compagnes seront aussi nulles. Avec un peu de chance, il y aura une sourde dans mon groupe !

Journal de Pob

J'ai entendu dire que cette semaine notre équipe allait quitter la ferme pour être à nouveau répartie dans différents lieux alentours. Les infos reçues, de la bouche de Chag, étaient plutôt confuses ; je n'ai pas compris si je devais aller à NN pour consolider le mur de soutènement du barrage sur le grand fleuve, ou à MM participer aux débats nationaux sur la réforme du Code civil. Peu importe, où que j'aille, je serai probablement bien accueillie, puisque mon inexpérience, aussi bien dans la maçonnerie que dans le droit, fait de moi une partenaire appréciable.

J'aurais cependant aimé rester à la ferme une saison de plus, avec Bourt et Mic, qui sont des compagnes formidables ! Mic et sa manie de ramasser tout ce qu'elle trouve et d'en remplir sa chambre, toujours disponible pour bricoler, aller pêcher ou pour une séance de lecture de poésie à voix haute... Bourt et son amour des plantes, ses connaissances (bien dissimulées sous une apparente inexpérience) sur les graines et les semis, toujours partante pour chanter à plusieurs voix, manger des biscuits trop cuits ou inventer des blagues stupides.

J'ai bien envie de faire semblant de partir pour NN ou MM, et suivre le groupe de Bourt ou de Mic. Peut-être pourrions-nous organiser notre disparition et rester encore quelques temps ensemble ?

Journal de Mic

Oh non, encore un départ ! Je commence à en avoir marre ! Peut-être, comme disait ma grand-parente B, est-ce un effet de l'âge : en vieillissant, on perd facilement patience !

Je n'ai aucune envie d'aller à WW élever des canards ! Ca doit ressembler à l'élevage des chiots, j'ai déjà fait ça et j'avais réussi à ne pas en perdre un seul. Peut-être puis-je expliquer que je suis malheureusement douée pour les soins

aux petits animaux, que je n'ai donc rien à en apprendre et que je dois changer d'affectation ?

En tous cas, je n'irai pas à WW ! Et surtout, je ne quitterai pas Pob et Bourt, les meilleures copines que j'ai eues ces dernières années ! J'ai commencé à leur en parler et elles avaient l'air séduites par mon projet de fugue.

A LA UNE

TROIS FUGITIVES RAMENEES DANS LEUR FAMILLE

La semaine dernière, nous vous informions de la disparition de trois cultivatrices de la ferme de BB, qui avaient profité d'un changement d'affectation pour s'échapper de leurs groupes.

Mic, Bourt et Pob ont été retrouvées hier matin à SS, sur le littoral oriental, où elles s'étaient réfugiées, cachées dans un bateau désaffecté. Elles ont été individuellement transférées dans leurs familles respectives, afin d'être raisonnées et remises dans le droit chemin.

Bourt et ses cinq parentes, A, B, C, D et E

Bourt : Je n'ai aucune envie de vous parler et rien à vous dire !

C : Tu exagères ! Tu sais que tu peux tout nous dire. Venant de toi, nous sommes prêtes à entendre tout ce que tu veux. Fais-nous confiance !

E : Les policières nous ont seulement dit que tu refusais ta nouvelle affectation. Explique-nous ce qui t'arrive, pourquoi tu en es arrivée là.

D : Nous essayons de comprendre ce qui se passe, tout simplement. Bourt, nous avons confiance en toi, nous savons bien qu'il y a une raison à tes agissements. Nous voulons juste t'aider.

Bourt : Vous ne comprenez pas. Vous avez toujours tout fait dans les règles...

A : Qu'en sais-tu ? Nous aussi, nous avons été jeunes, nous avons voulu être libres de nos choix de vie.

Bourt : Mais vous avez baissé les bras, vous avez fini par accepter.

B : C'est évidemment la meilleure façon d'agir. Nous ne pouvons pas toujours penser égoïstement, il faut aussi penser à l'ensemble du groupe.

Bourt : Et voilà, j'en étais sûre ! Ca ne sert à rien de vous parler, vous avez déjà toutes les bonnes réponses et la certitude que vous avez raison puisque c'est bon pour le groupe !

E : C'est normal que tu sois en colère, tu es jeune et tu veux faire à ta façon. Nous avons vécu les mêmes émotions, la même révolte. Mais au final, ça ne sert pas à grand chose. Notre façon de vivre est plutôt bonne, nous sommes heureuses et libres !

Bourt : Le groupe, le groupe... C'est pour ça que vous avez décidé de vous joindre en essaim pour faire une enfant collective : ça serait mieux pour elle, elle serait mieux équilibrée avec tous ces apports, et tout et tout...

E : Tu peux choisir ta voie parentale, si c'est ce qui te préoccupe. Nous te l'avons toujours dit : si tu préfères le clonage individuel, nous en serons heureuses ; si tu décides de participer à un essaim, nous te soutiendrons aussi. C'est peut-être une bonne idée : tes amies et toi, vous pourriez vous proposer comme partenaires pour un nouvel essaim.

Bourt : Non, je ne veux pas devenir parente avec mes amies. Je veux juste vivre avec elles, travailler, faire nos essais ensemble...

D : Quel dommage que F ne soit pas là pour t'entendre ! Elle a toujours été la

plus proche de toi. Quand tu étais bébé, tu refusais de t'endormir tant qu'elle n'était pas rentrée. Elle aurait trouvé les bons mots pour discuter avec toi, notre chérie.

Bourt : Mais arrêtez, avec vos regrets ! Vous savez bien que ni F, ni aucune de vous, n'êtes prêtes à m'écouter !

C : Ne crie pas ! Calme-toi et reste raisonnable ! Ta façon de nous parler n'est pas acceptable !

A : C, nous devons la laisser s'exprimer. Son avis est important. Bourt est une personne unique, si nous faisons juste semblant de l'écouter, nous sommes pires qu'une parente cloneuse égocentrique.

D : Ne parlons pas ainsi ! Nous aimons Bourt et nous sommes fières d'elle, elle porte le meilleur de nous, c'est notre enfant ! Bien sûr et heureusement, elle se trompe souvent et fait beaucoup d'erreurs, mais nous devons aussi accepter qu'elle ait peut-être fait le bon choix. Qu'en pensez-vous ?

A : Nous sommes d'accord. Bourt est assez grande pour faire ses propres choix, sans écouter nos conseils... Elle doit aussi apprendre en se trompant toute seule.

E : C'est vrai. Nous nous souvenons que quand nous avons décidé de nous associer en essaim pour concevoir ensemble une enfant, notre parente originelle a eu beaucoup de mal parce que nous ne voulions pas nous faire cloner, comme elle. Ca a été difficile de la convaincre, nous avons dû argumenter. C'est comme ça que nous avons compris notre propre choix : nous ne voulions pas être une parente autoritaire comme elle !

A : Nous avons raison, E. L'essaim est censé nous permettre d'être plus compréhensives collectivement pour notre enfant. Nous devons soutenir les choix de Bourt, mauvais ou bons !

B : Alors quoi ? Nous devons laisser Bourt rater sa vie et devenir une agricultrice spécialisée ?

E : Rater ses échecs et réussir plus souvent qu'à son tour, c'est aussi une façon de se planter...

Pob et sa parente clone

Pob : Je ne vois même pas ce que je pourrais te dire, puisque tu es capable de penser comme moi. "Je pense ce que tu penses, j'aime ce que tu aimes, je suis ce que tu es", c'est bien ça le slogan des clones comme nous, non ?!

Parente : Justement, j'ai du mal à te comprendre et ça me trouble beaucoup. Pourquoi veux-tu à tout prix rester avec ces gens ? Tu ne te suffis pas à toi-même ? Notre belle personnalité, élaborée et améliorée au fil du temps, m'a toujours comblée. Qu'est-ce que tu trouves à ces gens que tu n'aies pas ?

Pob : Elles sont drôles, maladroitement et enthousiastes. Elles font naître en moi de nouvelles idées et de nouvelles envies, et j'aime ça !

Parente : Peut-être y a-t-il eu une erreur dans ton clonage, un gène déficient ? Je me souviens que la médecin débutait, elle n'avait pas l'air très compétente. C'est pour cela que je l'avais choisie, d'ailleurs. Je pensais qu'il y aurait plus de chances d'échecs.

Pob : Et tu avais bien raison ! Je suis visiblement un échec de clonage, puisque je ne te ressemble pas ! Tu dois en être fière !

Parente : Tu as raison, je suis fière de toi. Encore plus si tu portes des erreurs génétiques ! Il faudrait quand même faire vérifier par une analyse en labo... Finalement, toute cette histoire est peut-être très positive.

Pob : Tu vois, c'est Mic et Bourc qui m'ont appris à penser comme ça. On peut voir les choses de différentes manières.

Parente : Mon enfant, ne te mets pas à parler comme une membre de ces essaims de faibles ! C'est très important que tu preserves notre patrimoine génétique, encore plus s'il contient maintenant des erreurs. Il est encore plus précieux, ne le mêle pas à d'autres !

Pob : Ne t'inquiète pas, je ne pense pas encore à me reproduire. Et puis, tu es trop jeune pour être grand-parente...

Mic et ses enfants

Mic : Ce n'est pas la peine d'essayer de vous expliquer, vous ne comprendriez rien...

G : Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Vous exagérez !

Mic : Ca ne vous regarde pas. Je ne comprends d'ailleurs pas pourquoi les policières vous ont convoquées.

I : Parce que nous sommes votre famille.

H : Et comme vos partenaires d'essaim sont tous morts, il ne reste que nous...

Mic : Ne dis pas de mal de tes parents !

H : Je n'ai rien dit de mal. Ils sont morts parce qu'ils ont fait des erreurs, c'est normal. "Qui ne tente rien ne rate rien", comme dit l'adage.

G : A Mic. Vous essayez de détourner la conversation, comme toujours ! Mais cette fois-ci, c'est grave !

I : Pas plus que d'habitude... Souviens-toi de la symphonie qu'elles ont composée en une semaine !

H : Et sans ratures ! C'était la honte...

I : Nous n'osions plus parler à nos collègues... Et le roman policier rédigé lors de cette courte formation à la bibliothèque. Elle se tourne vers Mic. Vous étiez censées écrire trois pages, avec des fautes, en plus...

Mic : C'était plus amusant d'écrire un roman complet.

G : Il faut toujours que vous essayiez de bien faire ! C'est lassant, à la fin ! Pourquoi n'acceptez-vous pas l'échec, comme tout le monde ?

Mic : Parce que ça nous ennuie. Nous en avons assez de bouger tout le temps, de tout recommencer, de nous adapter à de nouvelles personnes.

G : C'est la vie, on n'y peut rien.

Mic : Justement, nous pouvons imaginer d'autres façons de faire. Mic et Bourd sont d'accord pour faire cette expérience avec nous.

I : Et comme il est probable que vous vous trompiez, vous allez certainement vers un échec...

H : Finalement, nous pourrions décider de vous laisser tenter l'expérience. S'adressant à I et G : Qu'en pensez-vous ?

I : Quand elles auront tout raté, notre famille sera mieux considérée.

G : C'est une proposition intéressante...

Zéro pointé [B.R]

- Zéro spermatozoïde mobile. Enfin !

- Comment tu y es arrivé ?

- Ado, je la jouais solo devant des films pornos et je recueillais l'essence de mon plaisir pour la vendre au marché noir. Le jour de mes 16 ans - je me souviens encore du fracas de la porte en s'ouvrant -, la police m'a surpris en flagrant délit. Après réquisition dans les règles de la production du jour et analyse dans un laboratoire patenté, le verdict est tombé : 98% de formes normales et mobiles et 2% seulement de tératospermie.

- 98% en solo, tu étais inconscient ?

- J'avais tellement besoin de me prouver que je pouvais arriver tout seul au mode sans échec.

- Qu'ont-ils fait ensuite de l'échantillon réquisitionné ?

- Comme prévu par la loi, ils l'ont envoyé dans un centre de détention pour SAPS (sperme actif production solo) pour l'anonymiser et le cryogéniser.

- Tu en as pris pour combien ?

- 80 ans de cryogénéisation, dont 21 avec sursis.

- Sévère ! Et comment tu expliques pour la police ?

- Je soupçonne mes parents d'avoir collaboré. Ils avaient eux-mêmes dû attendre 24 ans l'autorisation d'une visite au centre SAPS où avait eu lieu leur première FACE (fécondation autorisée par collaboration externe). Tu imagines, 24 ans pour parvenir au ZÉPAF (zéro probabilité d'accouplement fertile) par la pratique de la QCAPAQ !

- Pratique QCAPAQ, tu peux me rappeler ce que c'est ? Ca fait des lustres que je n'ai plus potassé le Code.

- Quête Collaborative Assidue du Plaisir dans les Activités Quotidiennes. Tu dois connaître le fameux article 3 de la Loi sur la collaboration. Le §2 stipule que *"en vue d'obtenir la garantie d'échec à la fécondation privée, tout citoyen*

est tenu de collaborer quotidiennement avec au moins un dissemblable pour la recherche de plaisir dans les tâches habituelles". C'est en référence à la célèbre étude concluant à une diminution de la fertilité en fonction de la qualité du plaisir sensoriel, intellectuel ou spirituel, de sa fréquence, de sa durée et du nombre de partenaires concernés.

- Ça me dit vaguement quelque chose. Faut dire que moi, cette loi ne me concerne pas, je suis dans l'incapacité de porter des enfants pour cause de malformation et j'ai pu aller très jeune au centre SAPS avec ma compagne, qui a aussi un problème, pour notre première FACE.

D'ailleurs tu m'excuseras, je dois y aller. Mon fils a 16 ans demain et je vais aller voir ce qu'il est en train de faire de bon et avec qui.

Une autre ambiance chez les U [G.J]

- La tour va s'effondrer !

Le ton de Chiara est exaspéré.

- Et alors ? Répond Carlo, on en bâtera une nouvelle.

- Ça va encore prendre des mois.

J'ai pensé à un nouveau système de soutien. Des poutres en pailles. Personne n'a encore fait ça.

- Et c'est toi qui va construire ça, bien sûr ?

- Écoute, Chiara, Liviu viendra m'aider demain. Nous ferons toutes sortes d'essais.

Chiara ne répond même pas. Elle n'aime pas beaucoup voir Liviu. Rien à voir avec une haine des U, non. Le petit frère de Chiara lui-même a choisi d'être un U.

Mais Liviu et Carlo sont amis depuis l'enfance. Ils partagent une amitié sincère, ils ont construit leur monde de geek presque abstrait, dans lequel Chiara se sent étrangère. Et ça, ça l'agace particulièrement.

Almera arrive de la cuisine avec un repas fumant. Chiara aime bien Almera. Au moins, elle ne se sent pas obligée de se dépasser avec des inventions farfelues.

Quant on fait la cuisine, c'est mieux.

- Le repas est servi.

- Merci Almera, dit Chiara. Elle reporte aussitôt son attention sur Carlo.

- Je vais te dire. Tu es un intello. Tu compliques tout.

Il proteste : je fais comme tout le monde !

- C'est bien ce que je te reproche. J'ai envie de vivre dans une maison correcte. Pas parfaite... Correcte. Juste correcte. Un truc qui ne te tombe pas dessus tous les quatre matins. Tiens, regarde les voisins. Ils accumulent les essais, ils sont loin de tout réussir. Ils ne vont même pas au bout de toutes leurs expériences. Mais leur maison tient debout. Toi, il faut toujours que tu ailles plus loin que les autres dans l'échec. Je parie qu'à l'école, tu étais toujours le chouchou.

Carlo se tait.

Chiara se sent en terrain de plus en plus sûr. "Tu n'as jamais voulu l'avouer mais je le sais. Ça se voit. Moi, les profs me détestaient. Je courais plus vite, j'étais plus forte, je..."

Almera intervient. "Tais toi Chiara, laisse-le tranquille. Va plutôt chercher

Marco."

- Ça va, j'y vais. Il est où ?

- Dans la tour.

- Dans la tour ? Ça va pas la tête ? Si quelque chose se passe...

- La tour ne va pas s'effondrer demain, Chiara, dit Carlo.

Chiara sort en grommelant.

Almera sourit.

- Elle en reviendra pas tout de suite. Écoute, Carlo, tu dois lui faire un enfant. Les femmes, c'est comme ça.

...

- Si, c'est vrai. Ça la radoucira. Elle est d'une humeur massacrate depuis des mois. C'est ta faute. Tu ne fais pas ton travail.

...

- Mais qu'est-ce qu'il y a ? Vous êtes jeunes et beaux tous les deux. Il est où le problème ?

...

Almera soupire.

- Écoute, Carlo, personne ne...

Chiara entre à ce moment-là. Elle pousse le chariot de Marco. Puis elle vient se rasseoir à la table. Elle est plus conciliante.

- Tiens, c'est ton tour de l'aider, mais si tu veux, je le fais. J'aime bien ça, m'occuper de Marco. Hein, Marco ?

Marco vagit pour marquer son approbation.

- Tu veux quoi, Marco ?

- Il articule difficilement : Chiara.

- Tu es amoureux, Marco

Marco rougit, ravi. Chiara semble aux anges

Cette fois, c'est Almera qui fronce les sourcils.

- Vous jouez un jeu dangereux, tous les trois.

- Mais non, Chiara est amoureuse du voisin, pas vrai Chiara ?

Chiara rit.

- Et toi, tu as laissé ton amoureuse dans un laboratoire à la faculté.

Almera s'affole. "Taisez-vous, on va vous entendre. Faites ce que vous avez à faire, tous les deux. C'est le problème avec vous, les jeunes. Vous n'en faites qu'à votre tête. Vous croyez que moi j'ai eu le choix. Moi aussi j'étais chercheuse, Carlo. Moi aussi, on trouvait que mes chemins de recherche étaient particulièrement originaux." La voix d'Almera se fait rêveuse. "J'ai exploré des pistes..., C'était retors, ça ne marchait presque jamais. C'est comme ça qu'on fini par inventer le blé quadriploïde."

Carlo sourit : Je connais cette histoire.

Almera rit de bon coeur : ça va, ça va, vous allez me transformer en vieille gâteuse.

- On a le temps. On n'a même pas trente ans, rappelle Carlo.

- Le temps, ça passe.

- Les choses changent, Almera. Il paraît que dans les pays nordiques...

Cette fois, c'est Almera qui se fâche contre Marco : "Ces gens n'ont pas la même vision des choses que nous. L'efficacité est le moteur du progrès, qu'ils disent. L'efficacité ! Quelle ineptie."

- Et ta cuisine ?

- C'est pas la même chose. Je ne suis pas cuisinière, je suis..., j'étais biologiste. Ma cuisine, c'est pour nourrir. C'est pas pour faire avancer la gastronomie. A mon âge, j'ai bien le droit au repos. Les risques, les échecs... C'est fini pour moi, trop dangereux. Mais vous deux, vous avez la vie devant vous.

- Les échecs ! Chiara s'emporte de plus belle. "Si jamais je me tue en construisant un de ses bâtiments, ça nous fera une belle jambe." dit Chiara.

- On a déjà eu cette conversation. Si on vous a mis à deux, c'est pour que vous essayiez des pistes ensemble. Un architecte, une cheffe de chantier, c'est une bonne combinaison.

- Et nous sommes génétiquement synergiques..., on sait. Moi la synergie...

Almera prend une respiration. En tant que matriarche de la petite communauté, elle se fait un devoir de ramener le calme.

- Très bien. Tiens, Chiara, reprends un peu de galette de pois chiches. Tu aimes ça.

Chiara retrouve enfin la paix. Pour quelques minutes, le silence règne. Les quatre membres de la petite communauté savourent lentement le repas roboratif du midi.

Almera jette un coup d'oeil à Marco. Marco reste toujours calme, mais Chiara se demande parfois comment il encaisse les disputes de plus en plus fréquentes ces derniers mois. Puis elle regarde Chiara plus attentivement. Elle cherche sur son visage un signe d'ouverture. Quand elle pense que le moment est prêt, elle raconte.

Moi, on m'a fait épouser un agriculteur. Un agriculteur. Il avait les mains noires de terre à la fin de la journée. Ils ont dit que ce serait bon pour mes recherches, et puis, nous étions génétiquement synergiques. Au début, je me sentais... bien sûr, il m'attirait. Mais nous étions si différents. J'ai cru que nous n'irions pas bien loin ensemble... Eh bien, il m'a fait quatre enfants ! Marco est le plus beau. Elle sourit à son fils. Et le blé quadriploïde, c'est notre oeuvre à tous les deux.

La fierté d'Almera est palpable.

Un autre silence.

- Carlo n'écoute jamais mon avis.

- Mais tu vas toujours droit au but.

- Oh, et bien oui, je déteste tous les trucs qui ne fonctionnent pas tout de suite. Je déteste les atermoiements. C'est pas parce que ça marche tout de suite que c'est forcément mauvais, polluant ou trompeur. Un truc qui marche tout de suite, on peut le perfectionner aussi. Oh, tant pis.

Cette fois, Chiara, qui a fini de manger, quitte la pièce. Il y a en elle un curieux mélange d'insouciance et de colère.

- Ca n'ira jamais, entre elle et moi, Almera.

Almera soupire. "Vu comme ça, évidemment, on peut toujours trouver une solution."

- J'ai besoin de me changer les idées. Je vais aller à la ferme des U, on va discuter avec Liviu.

- Est-ce que, parfois, tu regrettes d'avoir choisi O, Carlo ? Ne le prend pas mal, j'ai demandé à Chiara si elle aurait préféré être I.

- Non, pour moi, le choix était très clair. Je me suis toujours senti O. Et je suis heureux d'habiter une communauté OA. Mais il y a une autre ambiance

chez les U. Là-bas, la fraternité a l'air plus importante que l'altérité. Quand je suis stressé, ça me fait du bien.

- Je crois que je peux te comprendre. Bonne après-midi, Marco.

Bande originale : I'm a loser - the Beatles [C.G]

J'ai 30 ans aujourd'hui. J'ouvre les yeux et regarde le plafond fendu. Je suis contente, ça veut dire que l'appartement perd de la valeur. Je crois que j'ai bien fait de dépenser le plus possible pour mon premier achat. J'ai menti à ma famille pour le montant, j'ai dit que c'était beaucoup plus quand même, que je n'avais plus rien, que je devais tout recommencer à zéro. Ils étaient tous si fiers. Ce n'est pas mon seul mensonge. Je me tourne vers le mur, qui, lui, montre quelques signes de moisissures. Il est 7h30 et je vais bientôt devoir appeler un Uper pour ne pas préparer le petit déjeuner seule. Il paraît que ce n'est qu'une rumeur, cette histoire de caméra installée dans toutes les ampoules électriques mais on ne sait jamais. Mes parents, ceux qui ont 60 ans, racontent souvent qu'avant, la collab' était plus libre, plus apaisée, moins monnayée et moins surveillée. Par contre, mes parents de 80 ans, eux, disent qu'on se la coule douce par rapport à leur jeunesse. Ça me fait froid dans le dos de penser qu'une de mes mères a subi la collabo-ctature. Même si c'est dur maintenant, on a plein de petites choses qui nous facilitent la vie.

Mon Uper sera là dans 10 minutes, me dit l'application. Trois minutes de trajet et 7 minutes pour se tromper. C'est génial qu'ils aient inventé ce job, pour ceux qui ne savaient pas comment rater leur premier poste. Celui d'hier m'a expliqué que c'était absolument impossible de gagner assez pour vivre. Il faudrait accepter 25 missions par jour, et faire tous types de collaborations, même sexuelles. Évidemment, comme ils sont indépendants, ils sont libres d'accepter ou non leurs missions, et c'est là la beauté de l'idée. C'est la perte assurée, une expérience ingrate mais très formatrice.

On sonne à la porte 15 minutes plus tard. Je vais lui ouvrir en chaussettes dépareillées. Le Uper est essoufflé mais souriant. Il dit qu'il s'appelle Tom.

- Alors, on s'y met ? me dit-il.

- Oui, j'ai pensé faire des toasts beurrés, ce matin, ou est-ce que vous avez une meilleure idée ?

- Est-ce que vous aimez la confiture ? C'est très bon avec le beurre, propose-t-il comme un pro.

La discussion collaborative continue encore un peu et puis on se met d'accord sur confiture et mayonnaise, puisque les deux éléments sont très bons séparément. Je ne lui dis pas tout de suite que j'ai déjà essayé et que je sais que c'est immangeable. Il a de beaux yeux, et j'ai envie qu'il échoue. Il a l'air d'en avoir besoin.

Lorsqu'il croque dans la tartine, il a une de ces mimiques typiques des moins de 25 ans : le dégoût-sourire, le dég-rire, pour les initiés. Dégoûté mais content de se tromper. Il est vraiment mignon. Je lui mets 5 étoiles pendant qu'il remet son manteau. J'ai envie qu'il reste, mais je n'ai pas d'amie avec qui en discuter dans les règles avant, pour donner une note de 1 à 10 à son corps. Impossible de débattre de sa potentielle application lors des préliminaires, du coup, il ne peut rien se passer. Je laisse tomber parce que je n'ai pas envie d'utiliser l'application Kopines, c'est mon anniversaire, merde. Je retourne au lit. Si mes parents m'entendaient penser...

Ce sont d'ailleurs eux qui m'appellent. Ils se sont tassés tous les 8 sur le canapé déchiré de leur salon. Gabi et Ratou, les octogénaires, sont au milieu, Camille et Frédérique, les sexagénaires, les entourent. Coincés aux extrémités du sofa, Sacha et Claude, les quadras mal dans leur peau, et enfin assis nonchalamment sur les accoudoirs, Lou et Léo, les jeunes, la vingtaine en bandoulière. Je sais que toutes les familles sont différentes, chacune avec une histoire particulière, des naissances parentales émouvantes, des déchirements intra et inter générationnels, mais je trouve quand même que la mienne concentre un bon gratin de connards.

- JOYEUX ANNIVERSAIRE ! lancent-ils tous en chœur mal accordé.

- Joyeux anniversaire mon cactus !

Ratou m'appelle comme ça depuis que dans un concours de sciences appliquées, j'ai démontré les similitudes entre le cactus et l'être humain.

Mon père Camille commence alors sa longue et rituelle narration sur sa naissance paternelle.

- Alix, je me souviens encore du jour où je suis né avec toi...

- Personne ne veut vraiment savoir ce qui se passe à l'accouchement, coupe Sacha qui devra y passer un jour ou l'autre, tu vas faire peur aux jeunes.

- Ah ouais dégoue ! grimace Lou. Léo glousse en refermant ses jambes qui prenaient jusque là toute la place possible.

Mais Camille reprend, imperturbable :

- J'avais 31 ans et je connaissais Fred depuis déjà trois ans. Évidemment, on collaborait déjà sur des projets parentaux avec Ratou et Gabi, notamment sur Michel, qui a tout bien réussi du premier coup, d'ailleurs, quelle perte de temps, soupire-t-il...

- Arrête avec ça, Camille, s'énerve Gabi de sa voix de camionneuse senior, laisse Michel tranquille, il est déjà si parfait...

Camille l'ignore et continue sur sa lancée.

- Quand j'ai ouvert la porte et que j'ai vu la commissaire et son assistant, j'ai cru que j'allais m'évanouir de joie. Heureusement que Fred était là... j'ai paniqué quand on est monté dans la voiture pour aller à la ferme. Je me disais que rien n'était prêt dans la petite chambre, que je n'allais jamais arriver à tirer le bébé...

- Ah ! ça, pour être stressé, tu l'étais... on s'en souvient encore moi et Sacha, intervient Claude un peu remontée. On n'était pas bien vieux à l'époque mais

pourtant on a dû venir avec vous ! C'était dur. J'en parle encore avec mon analyste... T'inquiète pas, Alix, je ne regrette pas ! Mais quand même, 11 ans, pour un accouchement... J'aurais voulu attendre, mais c'était la loi à l'époque.

- C'est vrai que cette chute dans la flaque de sang, je m'en souviens encore, dit Sacha.

- Ah dégueu ! répète Léo. Elle n'a pas encore vu de ferme mais elle a vu des vidéos apparemment.

- Et donc on arrive à la ferme et dans la salle d'accouchement, il y avait déjà plusieurs filles qui papotaient en poussant quelques grognements ici et là...

Je l'interromps car je connais ce passage par coeur et qu'il me fait froid dans le dos, autant qu'il m'émeut :

- Papa, s'il te plait... Je connais déjà l'histoire de l'expulsion qui dure 2 heures et de la pauvre fille qui crie en insultant tout le monde en russe...

- Mais c'était si beau ! C'est Fred qui s'y met maintenant.

- Tu ne peux pas encore comprendre Alix, assure Claude, mais quand tu tiens pour la première fois l'enfant dans tes bras, tu ressens quelque chose de fort. Ce n'est peut-être pas ce que les pères ressentent quand ils sortent le bébé mais c'est unique, tu ne devras pas t'empêcher de pleurer cette fois-ci. Enfin, si tu te lances un jour...

Je hais le côté moralisateur de Claude. Elle en rajoute toujours une couche sur ce que doit être une femme, et comment je suis loin d'y arriver, ou même de ne pas y arriver, puisque je n'essaye pas.

Voilà Ratou qui se réveille (je le soupçonne de s'être endormi au début de l'histoire) et qui lance :

- C'est vrai que les Russes, c'était le début, c'était autre chose que les...

- Ta gueule Ratou ! lui balance Gabi, avec son coffre d'outre-tombe. Gabi a toujours le mot juste. C'est ma préférée. Elle commence ensuite :

- Et ton Dany ? Il est où en ce beau jour ? Vous avez bien collaboré cette nuit ?

Tout le monde éclate de rire en se moquant d'elle. C'est qu'on ne dit plus collaborer pour ce type particulier de collaboration depuis que ce n'est plus de la reproduction. La délocalisation extra-familiale systématique est une révolution qu'elle n'a pas encore digérée. Moi je trouve ça assez beau qu'elle oublie que ce n'est plus comme avant, ça la fait paraître un peu paumée, comme moi.

- Alors, c'est vrai ça, il est où ton Danichouchou ? réplique Lou, moqueuse.

- Il faudra quand même que tu penses à la collaboration officielle, tu sais que c'est mal vu qu'il habite chez toi sans avoir les papiers. C'est Claude évidemment, qu'est-ce qu'elle m'énerve. Il faut qu'on le rencontre, et vite.

- Et puis, commence Fred, il peut tout te donner du jour au lendemain, tu n'as rien qui marche, tout qui tombe en ruine, tu fais ton chemin et puis pouf ! tu te retrouves avec des tonnes de mobilier design, des écrans, des babioles en or... il y a des hommes qui sont de vrais plombiers. Des lead-dumpers, comme disent les autres. Fait attention, ma puce. Ils sont vénaux par nature.

L'ensemble des hommes de l'assemblée râlent par pur réflexe hommiste.

- Dany vient de partir collaborer pour le travail. Il s'est lancé dans le développement d'une app qui fait un truc qui... qui fait que...

Je n'ai pas le temps de mentir plus longtemps, le téléphone de Léo sonne, elle décroche et elle sort de l'écran en rigolant. Lou la suit. Claude se lève aussi en s'étirant, suivi de Sacha qui souffle un bisou à mon attention vers l'écran. Ratou essaye de remettre en place les cheveux de Fred, qui l'écarte d'un violent coup de coude, et ils se lèvent aussi.

- Bon, mon cactus, reprend Camille, tout sourire, bon anniversaire. Je t'aime

depuis que je t'ai vu sortir du vagin effacé de cette Russe vulgaire. Il s'esclaffe en sortant à son tour de l'écran.

- Joyeux anniversaire, Alix, répète Gabi.

Elle reste seule sur le canapé car elle a du mal à se relever toute seule, mais personne n'y prend garde. Je ne sais pas quoi dire pendant qu'elle essaye vainement de se mettre debout. Je pourrais appeler la police, c'est un délit de laisser une personne âgée se lever toute seule. Finalement, Camille arrive pour l'aider. Avant de refermer l'écran je l'entends rouspéter que c'est lui qui fait tout dans cette maison. Je le plains car je sais que c'est vrai.

Me voilà seule. Je n'ai rien à faire. Personne à qui parler. Aucune décision à prendre. C'est agréable, si je suis honnête avec moi-même. Je souris et me chante un joyeux anniversaire tonitruant. J'espère vraiment qu'il n'y a pas de caméra dans les ampoules.

Une soirée à l'opéra [J.M]

Axelle vit en Sexland. Elle ne sait pas comment elle est arrivée dans ce pays. A l'école, on lui a dit que les filles y arrivaient en avion, les garçons, par bateau. Sans mémoire. Sans parents.

Juste un corps : une tête, des bras, des jambes. Un petit corps tout nu venu d'on ne sait où.

Ce temps-là est confus dans sa tête.

Ses premiers souvenirs sont ceux d'une enfant tout habillée de rouge, qu'on a installée dans une grande et belle maison, avec des grandes personnes très

gentilles et qui s'occupent de tout. Elles font à manger, parlent avec les enfants, leur racontent des histoires et jouent avec eux.

Une fois par mois, Axelle se rend à l'opéra. C'est obligatoire, en Sexland.

En Sexland, chaque enfant reçoit à son arrivée un abonnement qui ne vient à échéance qu'à sa mort. La couleur de l'abonnement varie suivant le sexe de l'abonné-e. Cette couleur indique le fauteuil sur lequel on a le droit de s'asseoir : rouge pour les filles, bleu pour les garçons. Dans toutes les rangées du théâtre, un fauteuil rouge alterne avec un fauteuil bleu. Et donc, chacun s'assoit à côté d'une personne du sexe opposé.

Axelle aurait préféré s'appeler Axel et s'asseoir à côté d'une fille. Les garçons, elle n'aime pas trop. Elle les trouve bêtes, pas intéressants.

Mais Axelle est une fille et donc, chaque fois qu'elle va à l'opéra, elle n'a pas le choix et s'assied à côté d'un garçon.

Bon, tant pis, on lui a dit qu'il fallait accepter tout le monde et ne pas avoir de préférence. "Même si tu ne trouves pas ton voisin d'opéra très sympa, s'il ne connaît pas bien l'oeuvre qu'on va jouer, parle avec lui, raconte-lui l'histoire, explique-lui."

Axelle est très intelligente et, pour ses 12 ans, très cultivée. Elle lit beaucoup, réfléchit, analyse, discute. Tout le monde, dans sa classe, l'admire, sauf les professeurs. Elle n'est pas dans la ligne du programme politique du Sexland.

Ici, pas de différences entre les garçons et les filles, entre les enfants intelligents et les pas doués, entre les beaux et les laids.

Aujourd'hui, c'est son jour d'abonnement. Elle a rendez-vous à l'arrêt du tram avec le garçon qui occupe la place à côté d'elle. Elle a évidemment mis une jupe rouge et lui un pantalon bleu. C'est le code vestimentaire de l'opéra.

Le garçon s'appelle Louis ; Axelle, quand elle lui parle, insiste sur le s final, et Louis devient Louise. Ça la rassure.

À l'opéra, en Sexland, les rôles de femmes sont chantés par les hommes et réciproquement. Comme la plupart du temps, dans les histoires, ce sont les héroïnes qui meurent, au final, ça fait plus d'hommes qui passent l'arme à gauche !

En chemin, Axelle et Louis discutent du programme.

Elle : Tu connais La Traviata ?

Lui : Ah, oui, l'histoire de cette femme très belle, très amoureuse, mais très malade et qui finit par mourir pour je ne sais plus quelle raison ?...

Elle : Oui, c'est à peu près ça. Mais je vais t'en expliquer la signification. La Traviata, qui s'appelle en réalité Violette, vit en effet une passion sublime avec son amant. Lui, il appartient à la haute société, elle n'est qu'une sorte de prostituée de luxe. Du coup, ça rend leur amour compliqué, voire impossible, et on persuade Violette qu'elle doit abandonner son amant, qui s'appelle Alfredo.

Lui : Et elle accepte ?

Elle : Oui. Tu vois, elle l'aime tellement qu'elle préfère lui faire croire qu'elle ne l'aime plus pour qu'il se détache d'elle.

Lui : Et il le croit ?

Elle : Tu sais, les hommes ne sont pas très subtils et souvent dominés par leur amour-propre. Oui, il croit que Violette ne l'aime plus et c'est lui qui s'en va.

Lui : Oh, c'est tragique.

Elle : Plus que tu ne l'imagines. Violette est très malade, Alfredo ne le sait pas, et c'est au moment où elle va mourir qu'il revient près d'elle et comprend qu'elle l'a toujours aimé. Elle meurt dans ses bras et, à ce moment-là, ils sont plus amoureux que jamais !

Lui : Oui, c'est triste, mais c'est surtout très bête.

Elle : Allez, je t'explique encore autre chose. La Traviata est devenue le symbole de l'amour le plus magnifique, le plus désintéressé, le plus altruiste.

Tu comprends maintenant pourquoi on nous oblige à aller à l'opéra ? C'est pour nous montrer que même à travers une histoire d'amour qui semble ratée, la passion devient encore plus forte.

Bon, on est presque arrivés. Je te passerai mes jumelles, comme ça tu comprendras mieux.

Cinquième carnet : pour une défense de L'Alternance Génitale Phasée - AGP

L'Alternance Génitale Phasée (AGP) est aujourd'hui remise en cause par une fraction de la société. Il n'est pas faux de dire qu'en vue des prochaines élections, ses abolitionnistes tentent de mettre le feu aux poudres. Ce cinquième carnet est destiné à lutter contre l'oubli qui menace. Oui, l'alternance génitale phasée, qui paraît naturelle aujourd'hui, a fait l'objet d'une lutte sans cesse à recommencer. Puisqu'il est nécessaire de rappeler ses fondements et ses avantages, faisons-le et essayons le message. Un abolitionniste de plus, c'est la liberté qui recule d'un pas. Soyons vigilants, restons mobilisés !

De repartitionem phasorum, notre bible [B.R]

Dès 1655, Pascartes, notre maître à tous, s'est consacré corps et âme à la réflexion éthique et philosophique qui a fait suite à sa prodigieuse intuition de novembre 1654, sans pour autant renoncer aux travaux scientifiques.

Cette réflexion intense couplée à une expérimentation dont aucun scientifique actuel n'aurait à rougir de la rigueur, a mené à la publication en 1660 de notre bible, *de repartitionem phasorum*.

Il y relate sa célèbre intuition selon laquelle la santé des individus est meilleure selon leur genre à différents moments de la vie, et son corollaire, que la santé d'une société dépend d'un harmonieux phasage des genres en fonction de l'âge.

Il y décrit les différentes étapes de l'alternance idéale comme suit (en italique, les découvertes et considérations plus récentes qui contribuent à expliquer et étayer ses propositions) :

- Fécondation et grossesse : GF. Plus de résistance, surtout après régime adapté de la future mère (*spermatozoïdes X plus résistants à l'acidité*), plus grande fertilité dans les phases ultérieures (*moins de sensibilité aux perturbateurs endocriniens*).

- Naissance à 2 ans : GM. Effet sur la santé des couples (*voir étude sur l'audition et la santé mentale des jeunes parents en fonction du genre des nouveau-nés brailleurs incessants*).

- 2 à 8 ans : GF. Meilleure santé économique, en particulier dans le groupe des artisans (*meilleure santé économique du secteur "peinture rose et paillettes"*)

- 9 à 18 ans : GM. Harmonisation des horaires et procédures (*nos ministères du Sport, de la Culture, de l'Enseignement, de l'Education ont pu se fondre en un seul. Voir aussi l'étude concluant à un ratio 5/1 d'éducateurs nécessaires par groupe de 30 jeunes GF vs GM, avec réduction drastique du temps consacré à l'écoute des confidences et la lecture des carnets intimes*). Economies majeures dans le secteur textile (*y compris serviettes hygiéniques*).

- 18 à 35 ans : GF. Age reproductif idéal. Economies substantielles (*y compris secteur des serviettes hygiéniques, suite et fin. Par ailleurs fusion des ministères de la santé reproductive féminine et de la Petite enfance jusqu'à 8 ans*).

- 35 à 60 ans : GM. Age reproductif idéal en combinaison avec activité professionnelle maximale. (*Suppression du ministère de la Santé reproductive masculine qui était au chômage technique.*)

L'espérance de vie à l'époque de Pascartes explique que ses observations se

soient arrêtées à 60 ans. Même si des différences peuvent être observées avec notre organisation actuelle du phasage, on reste frappé par la rigueur de ses observations, la profondeur de ses réflexions et la pertinence de ses propositions, fondatrices pour notre société d'aujourd'hui.

Liens utiles :

<https://www.google.be/?5LgCg#q=pascartes&co>

https://www.agp.org/?gfe_rd=cr&ei_3I69-5LgCg#q=de+la+r%C3%A9derepartitionemphasorum&*

https://www.agp.org/?agp_r=A0vOWP_3I63A8ge9-5LgCg#q=alternance+genitale+phasee&*

Note d'intention [C.G]

Le Ministère de la santé publique commande par la présente un discours qui sera prononcé par Madame la Ministre le 31 mars au congrès des professionnels de l'alternance génitale, et qui sera aussi télédiffusé en direct à l'occasion de la semaine du progrès.

Objectif : rappeler la législation et les règles d'usage en ce qui concerne l'alternance génitale phasée (AGP).

Situation actuelle qui a donné lieu à ce rappel :

- de nombreux mouvements contestataires perturbent l'ordre social et empêchent les citoyens de travailler et de vivre correctement (grèves, manifestations, blocage autoroutiers).

- Ces mouvements incitent les citoyens à pratiquer la transformation génitale de manière illégale et sans respecter les phrases prescrites par le ministère, ceci est une incitation au délit de type 4.

- Des médecins dissidents pratiquent la rédaction abusive d'incapacité d'alternance, menant à un véritable marché noir.

Le ministère souhaite donc rappeler que l'AGP prouve ses bienfaits depuis de nombreuses décennies, sur le plan de la natalité, de l'éducation, de l'économie et de la paix.

Arguments à mettre en avant :

- La petite enfance (E1 0-3 ans) doit être effectuée en MÂLE (baisse de la mort subite du nourrisson, appareil génital plus résistant aux infections....).

- L'enfance (E2 3-9 ans) doit être effectuée en FEMELLE (meilleures dispositions à l'apprentissage, facilite le travail des enseignants).

- La préadolescence (PA 9-12 ans) doit être effectuée en MALE (de pré-construction de la sexualité, constitution d'équipe sportive junior...).

- L'adolescence (A1 12-17) doit être effectuée en FEMELLE (étape indispensable de mal-être qui forge le caractère et complète la résistance à la douleur physique et psychologique) - phase de reproduction.

- L'ado-jeune adulte (A2 18-25 ans) doit être effectué en MALE.

- L'adulte 1 (25-35 ans) doit être effectué en femelle, (s'occuper des enfants fait par la génération ado 2).

- L'adulte 2 (35-50 ans) doit être effectué en MALE (période de reproduction, meilleure efficacité au travail, égocentrisme nécessaire au bon fonctionnement économique).

- 50-fin : choix libre.

Toute personne qui souhaite sortir du système se verra demander l'autorisation d'un médecin qui lui-même devra s'en référer à la haute autorité pour un examen approfondi. Une fois le diagnostic établi, la personne pourra vivre avec l'appareil génital de son choix mais sans pouvoir intégrer le travail, les études, ou la famille qui lui revenait de droit.

Outrepasser l'autorisation est un délit de type 4.

Mots interdits : genre, flexibilité, naturel.

Discours de la ministre, brouillon [J.G]

Il y a 60 ans, le gouvernement mettait en place l'alternance sexuelle généralisée.

Cette pratique moderne, rendue facile par l'avancée des technologies scientifiques, s'est avérée largement bénéfique pour notre société.

Dès les dix premières années, un bon en avant économique a pu être constaté. La bonne gestion des phases sexuées est une opportunité sans précédent pour les secteurs pharmaceutiques et scolaires sur lesquels repose largement notre société.

Au fil des ans, les effets bénéfiques ont été largement salués.

Au niveau individuel, il s'agit d'une meilleure santé, un développement des capacités intellectuelles, une empathie améliorée, un épanouissement sexuel et spirituel. Ces qualités ont largement contribué à construire un vivre ensemble apaisé et à une baisse des tensions sociales internes.

L'alternance sexuelle est à présent l'une des bases de l'identité européenne. Preuve en est que les mouvements conservateurs, très virulents à l'origine, se sont vite essoufflés.

Depuis une vingtaine d'années, des réseaux contestataires prônent une plus grande liberté dans le choix du sexe, notamment par rapport à l'âge. Ces réseaux ont conduit à des conversions sexuelles illégales dans le cadre d'un marché noir lucratif et très peu soucieux de la morale.

Il en résulte bien évidemment un problème majeur de santé publique : des hommes et des femmes vivent en marge des systèmes de santé officiels, sans pouvoir bénéficier d'un accompagnement adapté lors des phases de transition, avec des risques sur la santé mentale et physique des individus.

Mais la préoccupation dépasse largement les questions de santé publique. Notre paix sociale, l'une des plus longues et des plus riches de l'histoire de l'humanité, ses fruits économiques, scientifiques, artistiques et sociaux..., tout cela est mis à mal par des mafias sans scrupules. Il est temps d'enrayer le phénomène, avant qu'il ne prenne trop d'ampleur.

La toute première génération à avoir profité de ce progrès majeur qu'est l'alternance sexuelle arrive à présent à l'âge de choisir son identité sexuelle. Les conversions libres auront lieu l'année prochaine et seront marquées par des festivités sans précédent. C'est l'occasion de réaffirmer les valeurs dans lesquelles nous tenons, pour les générations futures. C'est plus que jamais nécessaire.

Les sources documentaires à l'appui du discours [J.M]

[http://www.étude scientifique sur le produit Métamorphol par un laboratoire agréé par le ministère de la Santé \(réalisée sur une période de dix ans\).](http://www.étude scientifique sur le produit Métamorphol par un laboratoire agréé par le ministère de la Santé (réalisée sur une période de dix ans).)

Cette étude a pour objectif de mettre en évidence l'innocuité du produit.

- Inventaire exhaustif des produits entrant dans la composition du Métamorphol.
- Les expériences réalisées sur des sujets non humains : 20 rats de laboratoire, 10 mâles, 10 femelles.

-> Durée de l'expérience : 5 ans

-> Observation clinique du comportement des sujets, différenciés par sexe

-> Analyses

-> Conclusions :

modification progressive des pulsions sexuelles : l'individu mâle perd progressivement son habituelle agressivité pour adopter un comportement passif, propre à l'individu femelle.

- Les expériences réalisées sur un échantillon humain, en double aveugle sur un groupe de 20 individus comprenant 10 hommes et 10 femmes. Le groupe placebo (dix individus) comprenant lui aussi un nombre équivalent d'individus mâles et femelles.

-> Durée de l'expérience : 5 ans

-> Observation clinique différenciée du comportement des sujets par groupe et, à l'intérieur de chaque groupe, par sexe

-> Analyses

-> Conclusions :

- Aucune incidence sur le groupe placebo.
- Le groupe "principe actif" manifeste des variations progressives du comportement, liées à l'endossement d'une identité sexuelle opposée.

On observe ainsi une propension accrue à l'exécution des tâches ménagères et du "care" d'une façon générale chez les individus mâles en mutation vers le sexe féminin et, à l'inverse, un désintérêt croissant chez les individus

femelles mutantes pour les activités domestiques.

- Aucun autre effet secondaire sur la santé physique et psychologique n'a été mis en évidence dans cette étude.

L'expérience ainsi réalisée permet de passer à la phase de diffusion :

- > Accord du Ministère de la Santé pour vente en pharmacie

- > Accord du Ministère des Affaires économiques sur les éléments suivants : prix, attestation de santé délivrée par médecin, ordonnance médicale, etc.

Une lecture critique du projet de discours [J.M]

Ce discours a le défaut d'occulter une réalité à la fois psychologique et sociale à laquelle les équipes éducatrices, notamment, seront confrontées lorsque l'AGP aura lieu dans les premières étapes du développement humain.

Pour rendre crédible ce dispositif, il importe de le présenter dans sa globalité, en tenant compte des éléments de débat qu'il ne manquera pas d'introduire dans la société.

Nier les contestations qu'il suscitera risque de le décrédibiliser aux yeux d'une grande partie de la population.

Étude scientifique, note de lecture [L.H]

La stabilité de l'individu garantit la stabilité de la société.

Étude menée par le docteur Machin, psychiatre. Basée sur le constat que toutes les sociétés humaines sont organisées à partir de la répartition des tâches entre les genres, aussi bien dans les entreprises qu'au sein de la famille. Chaque individu a besoin de repères stables pour se définir par rapport aux autres. Le genre sexué participe fondamentalement à cette stabilité.

Avec des témoignages de patients transsexuels de l'hôpital Van Oo, à Amsterdam.

Faculté des Sciences humaines Travail de fin de baccalauréat Groupe B8
[J.G.]

Les premières expériences d'alternance sexuelle.

Le présent rapport étudie trois expériences plus ou moins médiatisées d'alternance sexuelle : une école brésilienne, une université japonaise et une communauté néo-hippie des Cévennes.

Le Brésil est le fer de lance de l'alternance sexuelle. Elle est expérimentée depuis vingt ans. Dans l'école qui nous intéresse, les enfants se voient attribuer le sexe féminin jusqu'à douze ans. Les classes sont plus attentives, la mémorisation des savoirs de base plus efficace.

A partir de douze ans, le passage au sexe masculin entraîne un goût accru pour l'exercice physique. Chez les enfants, il correspond à un développement de la musculature.

L'objectif est d'aboutir à un esprit sain dans un corps sain.

Au moment de la transition, à douze ans, un accompagnement psychologique est prévu. En outre, les enfants sont largement préparés à ce passage.

Les participants les plus âgés ont 26 ans aujourd'hui. A partir de 18 ans, ils ont pu choisir leur sexe. Une majorité d'entre eux a décidé de rester hommes (80%). On l'explique par une peur des opérations. Qui plus est, la société sud-

américaine valorise fortement le rôle masculin.

En ce qui concerne l'université japonaise les étudiants doivent obligatoirement avoir l'identité féminine pour entrer. 13 % des élèves sont des hommes qui ont choisi la transition, soit pour entrer dans l'école, soit pour une autre raison.

Dans une société néo-hippie des Cévennes, largement connue en Europe, chacun vit selon des cycles de cinq ans : cinq ans comme homme, cinq ans comme femme.

Dans les deux cas, on observe une empathie plus développée, moins de violence, moins de sexisme, mais aussi moins de racisme et d'homophobie.

Mon blog [C.G]

Marie-Jo lie, 32 ans

***** étudiante et maman *****

Aujourd'hui, j'ai décidé de vous parler de mon expérience en temps qu'étudiante en statistiques et maman confirmée. Eh oui ! ça change des astuces pour changer la batterie de son camion ! J'espère que vous me lirez quand même et que vous partagerez mon article comme d'habitude.

C'est un sujet important, tout le monde à besoin de conseils pour être au meilleur de soi-même.

La plupart des gens préfèrent avoir leur bébé entre 12 et 17 ans, comme c'est normalement recommandé. C'est vrai qu'on est plus fertile à ce moment-là, mais quelle tristesse après de laisser son bébé à un autre couple quand on doit passer garçon et se mettre au service de l'économie pour quelques années...C'est pour ça que j'ai fait le choix de combiner ma phase

estudiantine (25-33 ans) à la naissance de mes enfants. J'ai rencontré le géniteur quand il était collégienne (13 ans) et moi sportif (10 ans). Elle m'avait plu et c'était réciproque mais après, j'ai voulu attendre. Il était là pour moi à la sortie de ma jeunesse mâle, et on a pris notre grande décision.

Je vous vois venir, vous allez me dire : impossible ! tu ne vas jamais y arriver ! trop de pression sociale ! Il paraît que je ferais mieux de laisser mes enfants et me concentrer sur mes études. Mais ils se trompent, tous. On peut faire les deux, oui !

Voilà à quoi ressemble ma journée : Chou (1 an) et Pou (3 ans) se réveillent vers 6 heures et donc moi aussi. Mon chéri se lève aussi et s'occupe de les habiller pendant que je prends mon café et lis les nouvelles en ligne, ou révise encore un peu mes cours. J'embrasse Pou et Chou avant qu'ils partent à l'école. C'est chéri qui les emmène et moi je file en cours après avoir avalé une tasse de café. Je ne me prends pas la tête avec la vaisselle et le ménage, c'est chéri qui s'en charge. Sauf à la fête des pères, bien sûr, hihi.

Il a un travail à mi-temps. C'est aussi mal vu pour lui mais il comprend les sacrifices à faire pour avoir une famille, il a mis sa carrière entre parenthèses, et c'est bien normal. Ma carrière académique est plus importante et au final plus lucrative. Il est infirmier, lui. Après ma journée de travail, je prends généralement l'apéro avec mes collègues et je reviens à la maison pour le dîner, vers 19h. Mon chéri, il est vraiment génial : Chou et Pou sont souvent déjà prêts pour le lit et j'ai juste à leur faire un petit bisou-bisou, c'est tout ce qui compte ! Ils savent que je les aime.

Une petite gâterie pour ou par Chéri après dîner et enfin on se couche. Quelle journée !

Vous voyez ? c'est hyper faisable, il suffit d'y croire ! Les femmes peuvent tout faire.

L'année prochaine, je dois alterner et je rejoindrai Chéri dans la masculinité pour quelques années, avant qu'il choisisse son camp. Je me demande si nos rapports vont changer ou revenir comme avant... Et qu'est-ce qu'il va choisir ? Qu'est-ce que vous en pensez ? Laissez-moi un commentaire pour me dire !

Résumé du film "Un demi siècle à tes côtés"[L.H]

comédie romantique familiale

Ils se sont rencontrés à l'âge des études. Elles se sont aimées à travers les obstacles de la vie. A 80 ans et des poussières, ils partagent maintenant une retraite sereine. Eux-elles, ce sont Sam et Lou, mais ça pourrait être nous !

Sam était architecte, il aime les équations et les chiens de race, Lou était professeur de langue en secondaire et préfère la musique classique et les sports d'équipe. Leur maison est ouverte sur la vie, au sein d'une nature généreuse, à proximité d'une grande ville.

Mais commençons par le commencement... Enfants, convaincues par leurs parents, elles deviennent les pionnières volontaires de l'alternance des genres. Elles vivent dans des milieux différents et rien ne les destine l'une à l'autre. Jeunes adultes, ils se croisent aux fiançailles d'un cousin éloigné, lors d'une fête travestie (costumes de toute beauté) et c'est le coup de foudre dès le premier instant ! Du moins pour Lou qui va conquérir le coeur de Sam par une cour assidue. La scène du premier baiser volé est merveilleuse, entre la confusion de Sam et l'enthousiasme de Lou.

Ils décident de se marier et attendent avec impatience la prochaine alternance de genre pour concevoir leurs enfants. Puis ils-elles mènent une vie qui ressemble à la nôtre : la révolte des enfants qui, à tour de rôle, refusent le changement de genre pour ne pas perdre leurs ami-e-s, Sam prend leur parti pendant que Lou s'épuise à maintenir la cohésion familiale dans la tempête. Les tentations amoureuses sous le visage d'amis du couple qui profitent du changement de l'un ou de l'autre pour se déclarer... Mais dès le début de leur relation, ils avaient conscience de la nouveauté de leurs conditions de vie et accepté les difficultés qui en découleraient.

Le scénario est attentif aux détails qui rendent l'histoire crédible : le premier jour des nouvelles règles où l'on court dans l'urgence acheter des serviettes hygiéniques, la surprise de retrouver une voix de basse sonore ou de porter à nouveau de lourdes charges sans fatigue, les détails intimes des amoureux qui réinventent leur sexualité à chaque changement. Rappelons-nous que notre quotidien était un continent inexploré, il y a quelques décennies ; nous réalisons avec émotion combien nous devons à de simples personnes comme Lou et Sam.

Finalement, à 80 ans passés, le constat est sans appel : leur couple, l'un des premiers à avoir profité de l'alternance, a tenu plus longtemps que celui de leurs parents ou grands-parents.

Communiqué de l'agence Belga [J.M]

- (Cet accident qui a fait la une de la presse sera à prendre en compte.)

Ce 1er février 2017, aux environs de 10h30, l'école primaire de l'Enfant Jésus a été le cadre d'un fait particulièrement dramatique.

A l'heure de la récréation, l'éducateur de service a retrouvé le corps sans vie du jeune B, âgé de 10 ans. Il avait visiblement fait l'objet d'une agression violente par l'arrière. Le jeune garçon a été victime de nombreux coups qui lui ont été portés à l'aide d'un objet contondant tel que brique ou pavé dont, à ce jour, on n'a pas retrouvé la trace. Il semble que l'un de ces coups ait atteint l'enfant à la tête, ce qui lui a été fatal.

Une rapide enquête de la part de la direction de l'école a orienté les recherches vers le plus proche camarade de B, le petit M, de deux ans son cadet.

Prostré dans un recoin de la cour de récréation, celui-ci avoua rapidement être l'auteur de l'agression.

À l'étonnement de tous, il confessa que, depuis qu'il avait appris la réorientation sexuelle de son seul ami, il s'était senti abandonné par son camarade d'enfance. Son instituteur confirma qu'il était, en effet, d'un tempérament solitaire et renfermé, et que ses parents, en décrochage social, lui portaient peu d'attention. B et M avaient l'habitude de se rendre ensemble à l'école chaque jour, B servant de protecteur au petit M, souvent en butte au harcèlement des autres garçons.

De l'avis du personnel enseignant, ce drame illustre à nouveau l'impréparation et l'absence de suivi psychologique des enfants qui, d'un jour à l'autre, sont confrontés à devoir abandonner une amitié avec un enfant de leur sexe.

Une épidémie de meurtres dans nos écoles ! [L.H]

Il y a deux mois, nous vous informions de la mort du petit B, assassiné dans leur cour d'école par son ami M. Souvenez-vous du contexte : M ne supportait pas l'idée de perdre son seul ami, candidat au changement de genre.

Notre journal a mené une enquête internationale de fond et nous avons constaté que cet événement, présenté comme isolé, fait partie d'un ensemble d'agressions d'une rare violence.

Notre enquête a été menée avec le plus grand soin dans les commissariats de quartier où nous avons relevé les plaintes déposées durant les six derniers mois par des parents, concernant leurs enfants. Ainsi, à Bourg-la-Reine (France), deux familles ont déclaré des faits de violence grave, l'un d'eux ayant entraîné un handicap permanent. A Braine-le-Château (Belgique), toute une école a été prise en otage par deux enfants qui refusaient leur prochain changement, une institutrice est encore en congé de maladie à la suite du choc. A Chateauneuf-du-Pape (Fr), le petit J s'est suicidé la veille de son

rendez-vous médical. Dans la région de Charleroi (Be), trois agressions entre enfants se sont déroulées à la sortie de l'école et l'une des jeunes victimes est restée dans le coma plusieurs jours. A Köniz (Suisse), un enfant a assommé son frère qui rentrait de l'hôpital.

Dans le monde entier, nos confrères journalistes font le même terrifiant constat : nos enfants sont les victimes collatérales des traitements médicaux en vue des changements de genre. A leur âge tendre, alors qu'ils sont sensibles et fragiles, cela provoque en eux agressivité et dépression. Nos Etats ne peuvent-ils plus protéger nos enfants ?

Ces événements ont été traités comme des cas isolés, ce qui explique que le public n'en avait pas été informé. Mais désormais, la vigilance des médias est accrue et ils ne passeront plus inaperçus.

Léonie Princévêque, correspondante Europe francophone

Objet: Re: brouillon discours

De: Mich

A: Jo

Date: Ma 11:58

Hey Jo,

Rapides réactions à chaud :

- je prévoirais à ta place un discours B qui mette moins l'accent sur le niveau

individuel et surtout la contestation. Imagine qu'ils nous refassent le coup de 2001, autant ne pas donner prise à leur contestation.

- on n'avait pas parlé de présenter Sam et Lou et de dire un mot du film ?

- L4 : un "bon en avant", je mettrais "bond", et toi ? ☺

- tu sais plus ou moins quels officiels et quels scientifiques seront là ?

On se voit ce midi après ta réunion, je suppose ?

Mich

Objet: Re: brouillon discours

De: Vincent (comm')

A: Jo (rédac')

Date: Je 19:58

Cher Joseph,

On dit partout que la grogne gronde. Surtout, pas de panique, la situation est bien entendu toujours sous (notre) contrôle.

Adaptons-nous au mieux, changeons habilement et sans précipitation notre fusil d'épaule tout en le gardant chargé. Notre société prône le changement et

par ailleurs l'adaptation au changement est un de nos maîtres-mots, montrons-nous en dignes.

Il m'a été demandé en haut lieu de faire en sorte que nous soyons prêts à parer à toute éventualité concernant le discours.

Je vous invite dès lors à adopter le style "caméléon". Ce n'est pas le plus facile, je vous l'accorde, mais il est tellement passionnant d'être confronté en direct en tant qu'acteur aux événements marquants de notre société, c'est aussi votre avis, j'imagine.

Je pense pouvoir compter sur vos compétences et sur votre souci de rester des nôtres au sein du service à l'issue du discours.

Bav

Vincent

[B.R]

Grande **CHIMERE** de ce **29 février**

Contestation des **H**ommes **I**nfertiles contre la **M**enace d'**E**radication du **R**êve
d'**E**nfant

Y 35-65

Venez nombreux nous rejoindre

X12-17 et 25-35

votre présent, votre avenir, notre avenir se joue maintenant

Joignez-vous à nous en masse

Nous scanderons notre **RAAGe** (**R**efus **A**bsolu de l'**A**lternance **G**énitale)

Se munir de vivres pour un minimum de 15 jours et de tentes

Les doses de Métamorphol prévues durant la CHIMERE pourront être
abandonnées sur place

Ces textes sont le résultat de cinq séances d'ateliers d'écriture sur le thème des Genres humains, menés par Anita Van Belle.

Merci à la bibliothèque Hergé pour la confiance qu'elle nous a témoignée, pour son accueil, son écoute et le professionnalisme éditorial des directeurs littéraires des éditions 211.